

Légendes

du

Vieux Béziers

Préface de M. le Chanoine BLAQUIÈRE

ARCHIPRÊTRE DE SAINT-NAZAIRE



CH. ALBERNHE
LIBRAIRE-ÉDITEUR
BÉZIERS

Légendes du vieux Béziers

Mathilde Bellaud-Dessalles



Ch. Alberne, Béziers, 1923

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026



Légendes du Vieux Béziers

TABLE

- I. [La vocation de Saint Aphrodise](#)
- II. [L'anneau de Saint Guiraud](#)
- III. [Un épisode du siège de Béziers en 1209](#)
- IV. [Les vendanges de la Galinière](#)
- V. [Le pain de Caritachs](#)
- VI. [Les bibelots de Monseigneur de Biscaras](#)
- VII. [L'échéance du curé Martin](#)





La vocation de Saint Aphrodise

LE petit âne qui avait porté depuis Bethléem, la Vierge Marie fuyant la colère d'Hérode était si las lorsque l'on approcha de la terre d'Égypte, que la Sainte Famille en eut compassion ; et quand ses sabots délicats trébuchaient à quelque touffe de genêts ou d'armoïse, Saint Joseph s'empressait pour lui porter secours.

Il avait été infatigable et patient pendant la traversée des vastes solitudes, alors que les anges, qui suivaient en volant la sainte caravane, récoltaient pour lui l'herbe du désert, et lui désignaient les sources fraîches, tout en cueillant, pour Marie, des dattes mûres aux branches souples des palmiers. Mais à la fin de la longue exode, les voyageurs se pressaient : impatients de trouver pour l'Enfant un asile, troublés par ce pays inconnu, si différent, — à tant de signes magnifiques et étranges, — de l'aride et mélancolique Judée !...

C'était d'abord cette lumière unique, qui tombait du ciel en rayons de feu, et à laquelle la terre semblait renvoyer sa caresse brûlante, la fécondité des champs infinis égayés de coquelicots rouges, la grâce légère des oasis ; plus loin, l'image confuse d'une ville avec des temples, des palais, et des terrasses que dépassaient des obélisques et sur lesquelles dormaient des ibis. Au delà le fleuve sacré, glissant ses flots nourriciers entre ses rives

millénaires, et, à l'horizon, irréelles et diaphanes, les trois pyramides : signature historique de la terre des Pharaons.

La nuit était avancée lorsque les voyageurs atteignirent les portes d'un riche faubourg ; le silence régnait et les issues étaient closes. Mais non loin, sous le ciel pur, se dressait une sorte de portique ouvert encore, donnant accès, sans doute, à un temple ou à un palais. Pour son Fils, Marie n'hésita pas... Elle avança la première, Joseph suivait guidant l'ânon !...

C'était un de ces temples bâtis sous les Ptolémées, où la grâce grecque tenta de se glisser dans les lignes traditionnelles de l'Égypte. Il se composait de « la demeure divine », destinée à recevoir la barque sacrée, des chambres qui abritaient les objets de l'offrande et des sacrifices, et de la salle à colonnes réservée aux adorateurs. Le plafond en était délicatement peint des signes du zodiaque, et les murs étaient couverts de bas-reliefs d'albâtre, où des mains patientes avaient gravé des fleurs épanouies, des plantes fluviales et des emblèmes divins. À l'entrée deux statues d'Osiris debout, serrant contre leur poitrine la croix bouclée, signe de l'éternelle vie, semblaient à la fois en surveiller l'accès et le défendre. Cette salle superbe s'ouvrait sur une cour entourée de portiques, accessible à tous, et où évoluaient, à certains jours, les processions et les cortèges.

C'est dans cette cour que Marie pénétra portant Jésus endormi. Lorsqu'elle s'avança vers la salle hypostyle, un léger roulement de tonnerre se fit entendre, et les deux images du dieu suprême, s'inclinant sur leur socle de granit rose, glissèrent sur le pavé...

Marie ne s'étonna pas, elle accommoda doucement quelques pauvres langes et coucha son Fils sur le piédestal d'Osiris !... Puis elle appuya sa tête à un degré du temple, Joseph s'assit près de l'entrée, et l'on n'entendit plus dans la nuit tiède et bleue, que la respiration de la vieille terre d'Égypte.

**

À l'aube, un frôlement les réveilla. Dans les premières lueurs du jour un homme s'avancait de ce pas rythmé qui décèle toutes les noblesses. Il était jeune, et il était très beau. Son costume rituel, que nous ont transmis les

statues de la caste sacerdotale, se composait d'une robe ample, étalée en une sorte de tablier plissé ; de petites boucles étagées formaient sa coiffure.

— Qui êtes-vous, — dit-il d'une voix harmonieuse, je suis Aphrodise, un des prêtres du dieu du Céleste Réveil.

— Des Juifs sans asile, — répondit Joseph, dont tout l'espoir est de trouver un toit pour cet Enfant et pour nous un peu de nourriture.

— N'avez-vous donc, la voix se fit plus douce, ni provisions ni argent ?

— Nous n'avons rien, dit Marie avec un divin sourire.

— Les Juifs sont nombreux dans cette ville, reprit le Nourricier, peut-être pouvons-nous espérer de l'un d'eux une hospitalité fraternelle.

— L'ère antique pour eux aussi semble close, dit le prêtre avec tristesse, vos frères, voués au négoce, enrichis par les charges publiques qu'ils acceptent de Rome, ont oublié la Grande Tradition !...

Et comme Joseph courbait la tête :

— Les fils de Jacob ont renié le passé, conclut le prêtre ; maintenant, indifférents et cupides, ils sont prêts pour l'apostasie...

La dernière illusion s'envolait ! Une larme brilla dans les yeux de Joseph, Marie regardait son Fils, Aphrodise se taisait ! Il contemplait le groupe mystérieux !... De ces indigents émanait une indéfinissable puissance, de cette humilité s'irradiait une souveraine grandeur, l'inconnaissable flottait autour d'eux.

Aphrodise se taisait !...

Certes, depuis que les Aigles romaines flottaient sur la vieille Égypte, les ombres s'étaient épaissies sur la Croyance antique ! Mais, bien qu'affaiblie et dégénérée, elle restait vivante encore. Elle l'était particulièrement dans la pensée de ce prêtre de haute naissance, de culture achevée, nourri des mythes souvent austères, parfois poétiques et charmants de la théologie égyptienne. Ses méditations s'attardaient surtout aux dogmes sévères de cette course de l'âme, où à travers les vingt-quatre heures du jour elle s'identifiait à ses destinées surhumaines : l'immortalité, le jugement, la répartition des peines, la sanction des mérites.

L'hospitalité implorée par ces exilés n'était-elle pas l'occasion d'un mérite et d'une récompense ? N'était-il pas écrit dans la prière que le défunt

devait adresser à Osiris au moment de la pesée de l'âme : J'ai donné le pain à l'affamé, l'eau à celui qui avait soif ?...

— Suivez-moi, dit-il...



La demeure sacerdotale dans laquelle Aphrodise venait de conduire Jésus, Joseph et Marie n'avait rien d'austère. Moitié villa, moitié palais, environnée d'un jardin charmant, elle était le type traditionnel, en la Basse Égypte, de l'habitation des classes fortunées.

Comme ses pareilles, elle était enclose dans un mur bas et crénelé, dont la porte principale s'ouvrait sur une allée de sycomores qui longeait un bras du Nil. Le jardin était divisé par des arbustes taillés en compartiments symétriques où s'épanouissaient des fleurs disposées en éventail. Au centre, une treille s'enroulait à quatre rangs de colonnettes, à droite et à gauche scintillaient deux pièces d'eau carrées, bordées de granit bleu, où baignaient les larges feuilles et les doubles corolles des lotus. Et partout, l'arbre préféré, l'arbre aux feuilles de dentelle, disposé en bouquets, en allées, en quinconces. En vérité l'on aurait pu nommer ce lieu et peut-être le nommait-on déjà, la Maison des Sycomores !

L'habitation se dressait au fond des parterres : c'était un vaste pavillon à deux étages élargi de deux ailes et surmonté de terrasses. La façade était ornée d'une corniche peinte et d'un élégant portique à colonnes dont la base représentait d'énormes boutons de lotus. Les fenêtres étroites opposaient, aux rayons du soleil, leurs verres colorés et leurs stores de paille fine. Sous le portique s'ouvraient les appartements où pénétrait, avec la fraîcheur, une lumière adoucie ; ceux-ci étaient meublés de lits sculptés en forme d'animaux fantastiques, de tables en bois odorant, d'escabeaux, de divans, de coffres et de ces objets précieux, statuettes émaillées, coffrets d'ivoire, coupes d'argent, vases d'albâtre : fruits merveilleux de cette civilisation incomparable, et semblables à ceux que livrait naguère (tout en défendant son suprême mystère), un hypogée aussi célèbre que fatal.

Aphrodise, délaissant ces salles luxueuses, occupait tout au haut, près des terrasses, une chambre d'une austère simplicité, mais cette belle demeure

lui venait de ses pères, et il l'aimait.

Alors une vie très calme et très douce commença pour les Exilés. Sous les éventails des palmes, Marie filait, cousait les vêtements, lisait les Livres Saints et priait en regardant jouer son Fils. Joseph avait repris le rabot et la varlope et il façonnait des escabeaux, des tables légères et de ces coffres à linge, de formes diverses, d'un usage alors si répandu.

Aphrodise passait les heures du jour au temple et ne rentrait dans la maison des sycomores, que pour y prendre un repas toujours frugal. Au soir seulement, les heures calmes des crépuscules magnifiques le réunissait à ses hôtes, dans le jardin. Le prêtre aux discours doctes et élevés, développait les mythes de sa théologie par laquelle les principes vitaux, comme une chaîne sans fin, se mouvaient du soleil à la terre ; il disait comment l'âme, parcelle de l'universelle vie, descendait ici-bas pour animer un être, et comment cette existence venant à se dissoudre, elle remontait vers le principe mystérieux de toute chose : l'astre créateur.

D'un mot les étrangers auraient pu confondre ces fictions idéales, mais les Persécutés d'Hérode avaient un sceau sur leurs lèvres, et Marie *gardait tout dans son cœur*. Elle se contentait de parler à son tour des merveilles opérées par le Dieu de Jacob sur la terre d'Égypte : Joseph et sa vie symbolique, Moïse sauvé des flots du Nil par la fille des rois, les souffrances des Hébreux, les dix fléaux dévastateurs, l'exode d'Israël, le prodige de la Mer Rouge et l'hymne de la délivrance entonné par les douze tribus, tandis que la sœur d'Aaron, debout sur le rivage, accompagnait le cantique sur les cordes du tympanon...

Mais Joseph restait muet ! Il soupirait devant cet esprit supérieur voué aux obscures fictions, il souffrait devant cette loyauté livrée aux supercheries et aux impostures ; car il savait que le temple égyptien tout entier, comme l'a dit un de nos grands égyptologues, n'était bâti que pour servir de cachette à une idole articulée, dont un prêtre agitait les fils.

Après ces conversations, Aphrodise restait rêveur. N'avait-il pas cru voir pendant un instant, autour du front de ses hôtes, une auréole, mince comme un fil d'or, et il les quittait en se disant : En vérité, il y a là un mystère !...

Ce mystère, un fait étrange allait peu après l'épaissir !

Un soir, rentré du temple plus tôt que de coutume, il s'était retiré au jardin. C'était l'heure délicieuse des soirs d'Égypte. Dissimulé dans un bosquet de tamaris, il allait dérouler un papyrus, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur un tableau adorable : à l'ombre des sycomores, vêtue d'une tunique de la couleur pâlie des roses à l'automne, un voile blanc posé sur ses cheveux, Marie les yeux baissés filait sa quenouille en priant, et Jésus, plus beau que le jour, dans sa légère robe bleue, jouait avec les pelotes de lin réunies à ses pieds dans une corbeille. Soudain un cri échappa aux lèvres de la mère admirable, une colombe, blessée en dehors des clôtures, tombait aux pieds de Jésus ; elle ne bougeait plus et un filet de sang tachait son cou qui avait l'orient de la perle.

Alors Aphrodise vit ceci :

Jésus s'inclina vers l'oiseau mort, il le tint un instant dans ses mains jointes, puis il passa doucement ses doigts sur les plumes nacrées ; sous cette caresse, le petit corps frissonna, en lui semblaient s'assouplir à nouveau les ressorts de la vie, la tête se redressa, la queue se balança, les ailes se déployèrent, et l'oiseau, déjà ingrat, vola sur un sycomore et roucoula !... Marie en souriant posa sa main sur les boucles brunes et, attirant son Fils, elle l'embrassa...

Aphrodise en proie à une émotion indicible, quitta furtivement sa retraite, il alla s'enfermer dans la chambre haute, et y médita jusqu'au matin !

À partir de ce jour les entretiens du prêtre et de ses hôtes se firent encore plus graves ; maintenant ils abordaient les cimes, et leurs esprits s'y rencontraient comme des voyageurs qui se cherchent dans l'ombre. Joseph commentait les Prophètes, Aphrodise revenait toujours à son rêve d'immortalité. « L'existence, aimait-il à répéter, n'est pour les Égyptiens qu'un court voyage, la mort est notre vraie vie » ; et il leur récitait la prière de l'âme appelée au jugement d'Osiris : « Je n'ai commis aucune fraude, je n'ai point tourmenté la veuve, point menti en justice, pas imposé au travailleur au delà de la tâche juste, pas desservi d'esclave, pas affamé, pas tué, pas faussé de balance, pas enlevé le lait au nourrisson ; j'ai donné le pain à l'affamé, l'eau à celui qui avait soif, à celui qui était nu des vêtements, ma bouche et mes mains sont pures. »

— En vérité, pensaient les Hôtes célestes, il est digne d'être à LUI !

Et il le fut...

Un soir le prêtre rentra à la maison des sycomores livide, méconnaissable. Une révélation terrible semblait l'avoir livré à l'épouvante, à la honte, à un incommensurable désespoir ; ses pas incertains avançaient sans but, ses yeux fuyaient le jour, et dans cet anéantissement de tout son être, il semblait atteint aux sources de la vie !

En chancelant, il avançait vers sa demeure et allait s'y enfermer avec sa farouche douleur, lorsqu'au seuil il rencontra le regard si grave, si compatissant de Joseph, et dans sa détresse infinie, avec des sanglots, il lui dit tout...

Dans la journée, alors qu'il accomplissait les rites dans le temple, une femme en pleurs était venue, portant dans ses bras un enfant malade, pour demander au dieu un oracle, un mot d'espoir. À ce moment, son service l'avait appelé dans la salle occulte, cœur du sanctuaire, où les prêtres seuls pouvaient entrer. Et ce qu'il y avait surpris avait figé son être devant l'insoupçonné ! Invisible dans un coin sombre, il avait vu le Grand Prêtre se dissimulant derrière la statue d'Osiris, ses doigts s'étaient posés sur des ressorts cachés, et sous cette impulsion l'image avait hoché la tête, remué les lèvres et levé un bras bénisseur, tandis que la mère consolée, se répandait en aumônes. Maintenant il revenait, sa fierté avilie, ses rêves morts, sa foi brisée et la vision d'immortalité pour laquelle il avait vécu jusqu'à cette heure, anéantie à jamais...

Quand il eut fini, Joseph se leva.

— Viens, — dit doucement le Tuteur de Jésus, — il y a ici Celui qui te gardera pour la vie éternelle !...

**

Marie était sous les sycomores, elle les regardait venir... Elle vit la haute taille brisée, le front courbé par la honte, et les yeux où la douleur avait chassé l'espoir, et elle comprit que l'HEURE était venue !

Elle prit son Fils et le plaça sur ses genoux comme sur un piédestal, et l'Enfant sembla rayonner de la lumière qui devait plus tard éclairer le

Thabor. Le prêtre d'Osiris approchait, dans le jardin tout était dans l'attente...

Alors la Vierge Mère, presque aussi tremblante que la Nuit de Bethléem annonça pour la première fois LA NOUVELLE !...

— C'est le Messie — dit-elle — c'est ton Dieu et mon Dieu...

Le prêtre tomba à genoux.

— Il fut dès le commencement, — reprit Marie, trouvant les paroles qui ouvriraient un jour l'évangile de Jean, — Il est la lumière qui luit dans les Ténèbres et toutes les choses ont été faites par LUI.

Le prêtre courba la tête...

— Il est venu dans le monde, — continua la Fille de David — mais le monde ne l'a point connu. Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu, mais toi, — et de solennelle sa voix se fit presque tendre, — mais toi, Aphrodise, tu l'as reçu !...

Le front du prêtre touchait la poussière...

— Je me donne à Lui, — dit-il avec l'accent des serments inviolables, — où faut-il aller annoncer sa parole, et, s'il le faut, mourir pour LUI ?...

L'Enfant avait glissé des genoux de sa mère, et se tenait debout devant l'apôtre prosterné. Il se courba, et sur le sable brillant de l'allée de sycomores, le doigt divin écrivit un mot : BETARRA !...





L'anneau de Saint Guiraud

QUI n'a admiré, en suivant la route d'Agde à Saint-Pons-de-Thomières, les bâtiments magnifiques de ce qui fut, avant la Révolution française, le Prieuré Royal de Sainte-Marie-de-Cassan ?

Château bien plus que monastère, sa façade présente majestueusement au couchant ses hautes fenêtres, du même nombre, dit-on, que les jours de l'année, encadrées par les pures lignes de ce dix-huitième siècle, où en art, du moins, tout fut charmant !... Seule l'église romane parle d'un passé qui fut austère !

Il fut glorieux aussi.

Son nom vient, dit-on, du mot celtique : chêne, sa fondation se perd dans les brumes des temps anciens. Au onzième siècle, son histoire s'éclaire par la donation qu'en font à des Religieux Augustins, les seigneurs de Margon, et il devient une terre de miracles !

Les moines marchent pieds nus, ils se nourrissent, à certains jours, de pain d'orge et d'eau pure ; ils n'en sont pas moins réduits à une telle pauvreté, qu'ils vont se disperser pour aller tendre la main. Avant de se séparer, ils se rendent à la chapelle et y récitent le Salve Regina : la prière n'est pas achevée, que les greniers regorgent de blé, que les cuves débordent de vin...

Puis s'ouvre l'ère de la prospérité : les vicomtes de Béziers adoptent Cassan pour leur nécropole, les dons affluent... la table d'or massif du comte Roger est célèbre !...

Les richesses spirituelles n'y sont pas moins nombreuses ; on voit dans les reliquaires un morceau de la Vraie Croix, des fragments de la Couronne d'épines, une pierre du Saint-Sépulcre, des ossements de Saint Jean-Baptiste, de Sainte Irénée, de Saint Majan, et cette main patricienne de Sainte Marthe, qui a servi Jésus à Béthanie, qui, peut-être, a aidé à rouler la pierre du tombeau de Lazare !

Le treizième siècle, naturellement, bouleversa tout à Cassan, et, comme suite à la Croisade, l'Abbaye passa fief royal, sous la redevance noble d'une paire d'éperons d'or !... Mais tout ceci n'est plus de la légende...

Ce que nous voulons chercher à Cassan, c'est la douce figure de Celui qui en fut la plus pure gloire : Saint Guiraud de Puissalicon.

Son histoire est courte et se résume dans la parole de l'Évangile : « Il passa en faisant le bien ». Il avait, dit la tradition, grandi dans le monastère, ayant pris le froc, il fut appelé par ses pairs à le gouverner. Par ses soins les bâtiments furent reconstruits, un hospice pour les voyageurs et les pauvres édifié ; le renom de ses vertus s'étendait au loin. En 1121, il fut élu évêque de Béziers, et, après sa mort, il eut son autel dans la Basilique Saint-Aphrodise, ce panthéon de nos Saints et de nos Martyrs.

Pour faire revivre la physionomie de ce moine, qui, au Moyen âge, représenta sous notre ciel la Sainteté, et rappeler son anneau miraculeux, il nous a semblé que le Cassan opulent et fastueux du dix-huitième siècle, n'était pas assez légendaire ! Nous avons composé pour Elle un cadre plus archaïque et plus proche de son temps.

Les licences sont permises au pays des Légendes !

On nous pardonnera celle-ci...

**

Le soleil était bas à l'horizon, lorsque par un jour de septembre de l'année onze-cent dix, un homme sonna à la porte du monastère.

Le frère portier s'approcha de la petite plaque de fer percée de trous invisibles, ménagée dans un des panneaux, et ayant vu un mendiant mal

vêtu, l'œil morne, il ouvrit.

L'homme entra. D'un brusque mouvement il se débarrassa d'une sorte de besace, et se laissa tomber sur le banc de pierre qui s'appuyait à la porterie.

— Que désires-tu, demanda pitoyablement le frère ?

— Une soupe chaude et l'hospitalité pour la nuit, je n'ai pas mangé depuis hier...

Son visage décelait l'épuisement, conséquence des privations et de la marche ; en regardant avec plus d'attention dans ces lignes creusées par la vie vagabonde, on y découvrait quelques traces d'une primitive distinction.

— Le Père Abbé a fait construire un hospice pour tes pareils, reprit le Convers, tu auras à souper, tu coucheras dans la salle commune, on raccommode tes chaussures, et demain, tu repartiras en emportant, comme les autres, un pain et un flacon de vin.

Puis il se rappela la consigne formelle du Père Abbé par laquelle tout voyageur devait lui être d'abord amené, car il voulait s'assurer des besoins de l'âme, avant de pourvoir à ceux du corps ; il se tourna vers un vieux Frère, qui émiettait du pain à des moineaux :

— Conduis-le, dit-il...

Le Frère Ange jeta la dernière poignée de provende, et secoua son froc où des miettes restaient attachées...

**

Les contreforts de la porte monumentale étaient évidés ; dans l'un logeait le portier, dans l'autre un escalier tournant conduisait à l'étage des cellules.

Le Frère Ange y précéda le vagabond ; il débouchait sur une galerie étroite qui dominait la cour d'honneur ; de là, cette cour était si belle, que l'œil éteint de l'homme sembla un instant s'animer ; elle déployait ses proportions parfaites entre une longue façade qui avait la couleur de l'or pâle, et des terrasses, qui soutenaient des jardins, frères de ceux de l'Ombrie ; une vasque de marbre blanc, qu'ombrageaient des capillaires, recevait l'eau que lui dispensaient les lèvres d'un dauphin. Au fond, derrière des grilles ouvragées, le paysage fuyait avec mystère.

Ils s'engagèrent dans une salle, où une cloche dont la chaîne s'était muée en guirlande de fleurs, annonçait les étrangers, puis dans une galerie, où sur

les murs étaient peintes des sentences à la louange de ces sources vives, que la Providence avait si généreusement départies en ce lieu. Ils s'arrêtèrent devant une porte.

C'était à la fois la Bibliothèque et le cabinet du Père Abbé. Les rayons chargés de manuscrits en revêtaient les murs, sauf deux baies arrondies, où un moine, précurseur du *Beato*, avait semé sur un fond d'or des fleurs du Paradis.

Vêtu de la robe blanche et du large scapulaire noir, la fenêtre ouverte sur le ciel lui faisant une auréole, Saint Guiraud, la tête un peu inclinée par l'habitude de se pencher sur les confidences suprêmes, était assis devant un pupitre immense et semblait absorbé par un laborieux travail. Debout près de lui, un religieux de haute taille, l'air grave, presque sévère, semblait en attendre la fin.

Pour soulager la main qui tenait la plume, le Père Abbé en avait ôté l'anneau abbatial, et l'avait déposé près de lui sur une liasse de chartes. Ce bijou devait peser étrangement au doigt qui le portait : la lourde monture d'argent, était d'une dimension peu commune, et l'opale ondoyante, qu'elle enchâssait, d'une surprenante grosseur, au revers du châton étaient gravées des armoiries chargées d'animaux héraldiques.

Par une propriété singulière, cette opale avait la frigidité d'un glaçon ; l'on peut s'en convaincre, puisqu'elle constitue actuellement, avec la main de Sainte Marthe, le Trésor inestimable de l'église paroissiale de Roujan : à certains jours, on l'impose sur les paupières des malades de la vue.

À l'entrée du Frère Ange et de son compagnon, le Père Abbé releva la tête.

— Que veux-tu de moi, dit-il.

— L'hospitalité pour la nuit, répéta le Passant, je viens du Nord, je vais en Espagne ; l'on ne va pas vite quand on n'a pas d'argent...

— Guiraud regardait le morne visage. Un détail l'avait frappé : en voyant les volumes, l'homme avait imperceptiblement tressailli...

— Tu me sembles fatigué, continua le Père, puis-je faire quelque chose pour toi ? je t'écoute, et si dans le passé un remords te tourmente ?...

— Je ne parle jamais du passé et l'avenir n'en vaut pas la peine !...

— Soit, dit le Saint, tu es libre, je ne te demande rien.

Et se tournant vers le religieux debout.

— Père Romuald, je vous le confie...

Le moine s'inclina profondément.

— Suis-moi, dit-il...

**

Le réfectoire des étrangers s'ouvrait sur le cloître.

Au-dessus de la longue table pendait de la voûte un grand lustre de fer. Aux extrémités deux fontaines, qui s'appuyaient à des panneaux d'admirables faïences d'Alcora, rappelaient que l'Espagne était proche.

Le moine désigna au vagabond la soupière fumante, le quartier d'agneau rôti, la salade d'endives, le pain frais et la cruche de vin.

— Bon appétit, dit-il gaiement, je reviendrai te chercher dans une heure.

Il rentra dans le cloître, et l'âme de poète qui se cachait sous la rude apparence, s'attarda dans la contemplation !

À l'entour, les cintres fragiles semblaient se replier pour le repos du soir, la fraîcheur montait du puits cerné de ferronneries délicates, et de ce puits aux arcades, s'étendait un tapis de pétunias blancs. C'était le moment délicieux où l'on sent la nuit qui approche... Là-bas, dans la salle capitulaire, l'ombre entraît doucement, le solarium retenait un peu de lumière, et au mur de l'église, un dernier rayon tombait sur un vitrail où une Sainte en robe violette, tenait dans ses mains une minuscule Abbaye !

.

Au campanile du temps de Charlemagne, une cloche sonna l'Angélus...

**

Quand le Père Romuald eut terminé son repas qui s'était composé d'une écuelle de soupe, d'une salade de tomates crues et d'un bol d'eau pure, il descendit pour aller retrouver son voyageur.

Il fut surpris devant le réfectoire vide : une pensée lui vint aussitôt. Il n'a pas voulu parler tout à l'heure, il a réfléchi, maintenant il est chez le Père Abbé à lui conter ses misères ! Et il en offrit à Dieu ses actions de grâces, tout en se dirigeant vers le cabinet abbatial.

Oui, ils devaient être là... La porte n'était pas fermée. Par le battant entrebaillée il regarda : l'homme était là, il était seul ; debout devant le grand pupitre, il semblait fasciné. Soudain il étendit la main, ses doigts se refermèrent sur un objet qui jeta un éclair...

Le Père Romualt avait reconnu l'anneau !...

— Malheureux ! cria-t-il.

Il le saisit par les poignets et l'immobilise ; sa force était démesurée, il avait fait partie de la première Croisade et les Sarrasins de Palestine connaissaient l'effet de ses coups... Deux serviteurs passaient distribuant l'eau dans les cellules, il les appela.

— Emparez-vous de cet homme et à l'*In Pace*, ordonna-t-il avec la voix qui avait commandé les gens d'armes sous les murs d'Antioche et de Dorylée !...

Ils le saisirent aux épaules, le voleur ne résistait pas ; ses mains croisées derrière le dos étaient libres, lorsqu'il passa dans la Cour d'honneur, simulant un vertige, il s'appuya à la fontaine, sentit sous ses doigts l'eau limpide et y fit glisser l'anneau...

Quelques instants plus tard, ses gardes le poussaient dans un réduit surbaissé où une ancienne forge avait laissé aux murs la teinte de l'or en fusion. En vérité, l'*In Pace* n'avait rien de terrible : le mobilier était sommaire, mais l'air y était pur ; par l'ouverture étroite, l'on apercevait, même un peu de verdure, et un petit pan du ciel.

Quand il y fut entré :

— Rendez-moi l'anneau, lui dit le moine !

— Je ne l'ai pas, répondit-il avec sincérité.

Le Père Romuald lui lança un des regards qu'il avait eu jadis pour les prisonniers sarrasins le soir d'une bataille.

— Tu ne sortiras qu'avec lui, dit-il.

Et il poussa le verrou...

**

Le Père Romuald était allé retrouver ses frères.

C'était l'heure de la récréation du soir pour les moines... et cela se passait dans un jardin de la Légende dorée !

Un jet d'eau, mince et droit comme une lance, dressait vers le ciel sa fleur de cristal au centre d'un bassin revêtu de faïences couleur d'ambre. Des bancs semblables, entourés de cyprès, étaient à l'entour disposés en hémicycle. Dans ce jardin, abrité des vents du Nord par une colline plantée d'oliviers, il n'y avait que des roses... Des cyprès et des roses : la mort et la vie !... Des roses de toutes les couleurs, de toutes les espèces, et elles s'épalaient en tapis, s'élançaient en guirlandes, emmêlaient leurs tiges, si bien, que l'on eût cru parfois que sur la même branche fleurissaient les fleurs d'ivoire et les fleurs de corail.

Sur ces choses, d'une croix placée sur la montagne proche, la paix descendait...

Dans ce coin du Paradis, les moines allaient, devisant avec cette joie spéciale des justes et des purs. À la manière dont ils regardaient les étoiles naissantes, la lune nouvelle et les grappes de fleurs, l'on sentait en eux l'âme du *Poverello* ; parfois, l'un d'entr'eux attirait à lui une rose, et sans la cueillir, il la respirait. Un seul différait parmi ces silencieux ! Il avait, pour prendre le froc, renoncé à cette magistrature organisée jadis par Charlemagne, et il avait gardé de son ministère une facilité d'élocution, une abondance de parole que la vie religieuse n'avait pu tarir. Et souvent, comme ce soir, le Père Abbé posant la main sur son épaule : « Père Étienne, disait-il, Père Étienne, vous parlez trop »...

Mais le Père Romuald n'entendait pas plus le Père Étienne qu'il ne voyait les roses ! Un poids écrasait son cœur... Avant les autres il se glissa dans l'église, et là, frappant du front le pavé du sanctuaire, il demanda à Dieu l'âme du voleur !

À la même heure, le verrou du petit cachot glissait sous les doigts du Frère Ange :

— Bois, dit-il au prisonnier, en lui tendant un bol de vin, cela te donnera des forces, et puis, tu sais, l'on n'y reste jamais bien longtemps...

**

Le jour n'était pas levé, lorsque le lendemain, le Père Romuald se dirigea vers l'*In Pace*. Aucun bruit dans la cellule, il regarda. Il vit l'homme assis

tout au fond, la tête dans ses mains.

— Rends l’anneau, dit-il d’une voix suppliante.

Il y eut un bruit de pas, le moine recula avec un cri de désespoir... pendant la nuit, le larron était devenu aveugle !

— Je vais te le rendre, dit-il d’une voix sourde ; à quoi bon de l’argent lorsque tout est fini !... Et ouvrant tout grands ses yeux morts :

— Conduis-moi à la fontaine...

Guidé par le religieux, il palpa en tâtonnant le bord de la vasque, plongea sa main dans l’eau glacée et lui tendit le bijou :

— Rends-le au Père Abbé, dit-il, et dis lui qu’il me pardonne.

— Tu le lui rendras toi-même répondit le moine, je t’accompagne, peut-être pourra-t-il t’aider...

— Et me rendre mes yeux ! gronda le Passant, et il ricana.

*
**

Saint Guiraud avait déjà dit sa messe. Il était à genoux dans un coin de la bibliothèque et priait. Une clarté, qui ne venait pas de la verrière ouverte, flottait autour de ses cheveux...

— Pardonne-moi, dit l’homme en pliant le genoux... Il ressemblait à ce pêcheur de Venise, qui, sur un tableau célèbre, rapporte au Doge l’anneau de Saint Marc.

— Relève-toi, dit le Père Abbé, mais avant, tu vas dire avec moi une prière.

Et les yeux fermés, les mains jointes à la hauteur des lèvres, d’une voix ardente et distincte le Saint prononça lentement :

« Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui par votre mort avez donné la vie au monde, délivrez-moi de mes pêchés et de mes autres maux. Ô Vous qui vivez et réglez dans la suite des siècles ».

Aux dernières paroles il avait approché l’anneau des paupières de l’homme, il l’y appuya longuement...

Il y eut trois cris ! Le plus joyeux fut celui du Père Romuald, il était maintenant aux genoux du Père Abbé et baisait le bas de sa robe !...

Le voleur ne disait rien, il ressemblait à un enfant qui s'éveille...

— Tu vas aller à l'église, dit le Saint et tu remercieras Dieu. Puis tu prendras ton repas, et ce soir tu continueras ta route, l'étape ne sera pas longue, tu coucheras au Prieuré de Sainte-Marie-des-Prés.

Et imposant la main sur la tête du vagabond :

— Que Dieu t'accompagne, dit-il...

*
**

Lorsque le miraculé se rendit vers le soir chez le Frère portier pour se faire ouvrir les portes, il y trouva le Père Romuald. Celui-ci l'aïda d'abord à charger sur son épaule un ballot de provisions, de vêtements, que sais-je, puis il le prit par la main.

Sur le linteau du grand porche était gravée une antique inscription romane, un peu de mousse en verdissait les caractères à demi-effacés :

Quisquis homo, sceleris funesti mole gravaris,
Pre foribus Domino merens prosternere summo ;
Haud secus intra autem Quia janua Christus habetur.

— Lis et souviens-toi, dit-il.

Et comme l'homme après avoir commencé à lire hésitait, il continua à traduire :

— « Qui que tu sois, que le poids d'une faute mortelle accable, prosterne-toi repentant devant la porte du Seigneur, car pour celui qui entre : LA PORTE SIGNIFIE CHRIST ! »... Elle te sera toujours ouverte, dit le moine, car je sais que TU REVIENDRAS !...

Le Passant restait muet,... sur le seuil il prit la main du Père Romuald et la baisa...

— In viam pacis... dit le Moine !

Le soleil s'abaissait à l'horizon...

Debout, devant la porte, le Religieux regardait l'homme qui s'éloignait...





Un épisode du siège de Béziers en 1209

C'ÉTAIT au soir du 21 juillet 1209.

Lorsque Bernard Raymond, consul de Béziers, eut écouté le rapport du soldat sur l'investissement définitif de la ville, il se leva, et d'un pas alourdi par le poids de la responsabilité et de l'angoisse, il se dirigea vers les remparts.

Sur son passage, malgré l'épouvante de l'heure, les têtes s'inclinèrent, car il était l'un des premiers de la cité. Depuis les lointaines attributions des charges consulaires, les siens en avaient été revêtus, il possédait de grands biens et s'honorait d'alliances illustres, entr'autres avec les Trencavel. Sa demeure, élégante construction romane, aux fenêtres cintrées à colonnes et à chapiteaux fleuronnés, se dressait contre la cathédrale, tout au bord de la colline qui commandait si magnifiquement aux plaines de la Narbonnaise ; ses jardins semblaient faire à la basilique un socle de verdure et de fleurs.

Raymond avait le cœur bon et l'âme haute, mais l'hérésie l'avait touché. Venue de l'Orient, sournoise et ténébreuse, l'erreur, en se répandant dans la patrie biterroise, était entrée à son foyer ; toutefois, le Consul avait repoussé tout ce qu'il y avait de vil et de bas dans la doctrine albigeoise, et s'était affilié à la secte des Croyants ou Parfaits, sorte d'élite, qui associait la

néigation de nos Vérités, avec une vie austère et se faisait honneur de se montrer tempérante, chaste et désintéressée.

L'incandescent soleil de juillet descendait sur les Cévennes, lorsque Bernard Raymond atteignit le haut du rempart. De la partie des murs, comprise entre les portes fortifiées de Saint-Guilhem et de Saint-Gilles, — ouvertes à l'est, face à l'antique Voie Domitienne, suivie par les Croisés, — son regard parcourut la plaine, et cet homme qui ne connaissait pas la peur, frissonna !

Il n'avait pas tremblé, lorsque au matin même de ce jour, des listes de noms avaient été portées à l'Abbé de Citeaux, et quelques heures plus tard, son cœur avait à peine battu plus vite, lorsqu'il avait entendu un consul catholique, déclarer devant l'évêque, que, « sans distinction de croyances, tous les Biterrois sauraient mourir ». Mais à ce moment il frémit, non pour lui, mais pour la ville « qui avait chassé les Prophètes », et qui derrière ses remparts vivait sa veillée des armes, en écoutant sonner l'heure du châtiment.

Devant lui s'étendait un vallon peu profond et découvert, où coulait le mince ruban du ruisseau de Saint-Antoine ; sur ses pentes s'élevaient l'église de Saint-Saturnin et celle de Saint-Pierre, à droite vers le Prieuré de Saint-Jean-d'Aureilhan, se dressaient les piliers des Fourches patibulaires, vers l'Est s'étendait le cimetière des Juifs. C'était tout, mais au delà !... Au delà, comme un océan figé, le camp des armées catholiques déferlait jusqu'à l'horizon. Sur l'herbe rase, brûlée par l'ardeur de l'été, les tentes multicolores se pressaient dans le crépuscule : là les Français et les Flamands, ici les Allemands, plus loin les Bourguignons, les Normands, les Aquitains. Devant les tentes plus riches des Légats et des princes, étaient plantées dans le sol des bannières armoriées. Les chevaux étaient parqués dans un coin de la plaine. À part, hideux et farouches, les Truands et les Ribauds, rebuts de la lie même des peuples, mais compléments obligés des armées de l'époque, veillaient autour de feux suspects.

Le silence précurseur des tempêtes pesait sur ces multitudes ; dans les avenues du camp quelques soldats fourbissaient des armes, d'autres, vers le ruisseau de Saint-Antoine, conduisaient des chevaux comme vers l'abreuvoir.

— Je veux voir aussi — dit une voix enfantine, et une ombre mince se glissa aux côtés du consul.

C'était Gersinde, l'enfant de son cœur, l'enfant qu'il aimait comme un père aime sa fille unique, lorsque la mère n'est plus là !

Elle avait treize ans la petite Gersinde, elle était sage, elle était bonne ; son visage aux lignes pures était un peu doré par notre chaud soleil, ses cheveux étaient noirs comme ceux des filles des cités latines, mais ses yeux clairs avaient la couleur des pervenches, héritage peut-être des Celtes, nos premiers aïeux. Ce jour-là sa tunique avait la couleur de l'ambre, et Les plis en étaient serrés par une étroite cordelette d'argent.

— Je veux voir aussi — répéta l'enfant.

Le consul entoura de son bras la taille frêle, et la souleva doucement. Gersinde regarda. La vision la dépassa sans doute, car sans le vouloir elle ferma les paupières et joignit ses petites mains.

— N'aie pas peur, dit tendrement le père, je t'ai souvent raconté l'histoire de notre ville, ce n'est pas la première fois qu'elle soutiendra un siège, souviens-toi de Childebert, des Visigoths, des Sarrazins, de Charles Martel !

— Qu'arriva-t-il alors ? interrogea la petite.

— On tua des gens, on pilla des maisons, on brûla des églises, mais rassure-toi, rien de tout cela n'arrivera demain.

On brûla des églises !... brusquement, l'enfant détourna ses regards du camp redoutable. Passionnément, ils cherchèrent du côté de la ville un clocher vermeil qui semblait flotter dans l'air du soir : la cathédrale, dressée dans l'or du couchant, irradiée de lumière, ressemblait à un vaisseau de légende prêt à mettre à la voile vers l'Infini. Un dernier rayon l'embrasa d'un reflet de pourpre qui avait aussi la couleur du sang, et mit aux verrières une lueur livide ; puis tout s'apaisa. Maintenant, autour de la nef magnifique, une buée bleue se posait comme un voile, et la nuit prophétique commençait à verser sur elle le mystère :

« des choses qui s'en vont, ayant à peine été. »

— Qu'elle est belle ! murmura Gersinde.

— Viens, dit le père, ces émotions te font mal, viens te reposer jusqu'à demain.

Et tenant l'enfant pour la guider sur les marches trop hautes :

— Demain, dit-il à voix basse, où serons-nous demain !...

**

Maintenant, dans les ténèbres de cette nuit où nul ne dormit dans la ville, Gersinde étendue sur sa couche étroite, veillait.

Elle ne tremblait pas, car de ses aïeux elle tenait une âme vaillante, et sa mère, catholique et croyante, lui avait fait un cœur fort. Jadis elle avait été baptisée dans la cathédrale par l'évêque, Guillaume de Rocosels, et l'atmosphère dans laquelle elle avait grandi était pure. Mais un jour, autour d'elle, tout s'était obscurci : elle avait entendu des discussions passionnées, elle avait vu les Livres saints rejetés, les sacrements délaissés, toutefois aucun blasphème n'avait jamais souillé la demeure paternelle : l'enfant ignorait le sens de ces doctrines nouvelles, seulement un voile s'était étendu sur ses croyances, et la foi, dans ce cœur de vierge, dormait.

Dans ce sommeil, un grand amour vivait ! Gersinde aimait de toutes les forces de son âme la cathédrale magnifique à l'ombre de laquelle elle était née. — Elle l'aimait comme nous l'aimons nous-mêmes, avec ses pierres couleur de cuivre, élancées comme la prière, solides comme la foi !

Dès qu'elle avait su marcher, ses pieds, instinctivement, en avaient pris le chemin ; elle en avait fait sa seconde demeure, à toute heure elle y trouvait un refuge d'une ineffable paix. Elle y venait le matin quand les verrières du chœur s'illuminent des clartés du soleil levant, à midi quand le silence y est si doux dans l'ombre fraîche, le soir quand les rayons du couchant lancent mille flèches d'or dans la nef, et que l'astre vient, serviteur docile, baiser les marches de l'autel. Gersinde s'asseyait sur les degrés de quelque chapelle, de préférence dans celle de Notre-Dame-la-Belle, située à droite de l'entrée. Là, la joue sur sa main, elle revoyait, une à une, les beautés de l'édifice que Gervais, maître en l'art de bâtir, avait élevé avec tant d'habileté et de patience. Puis elle montait vers l'abside et contemplait, sans bien comprendre, la colombe eucharistique suspendue sur l'autel. Parfois un attrait puissant la portait vers la salle du Trésor où s'entassaient les reliquaires inestimables ; elle en avait un jour entrevu les merveilles dans

l'éclair des pierreries et des émaux, elle savait que dans un coffre serti de gemmes, on y gardait un voile de la Vierge Marie, et ce voile l'attirait !... Enfin, et toujours à regret, elle regagnait le porche si largement ouvert sur le ciel, en passant elle se tournait vers Notre-Dame-la-Belle et lui souriait.

Dans cette nuit d'épouvante, Gersinde mêlait au souvenir de ces joies, les sombres visions de la veille. Dans une torpeur, traversée de songes fiévreux, passaient les soldats de Montfort, le visage triste de son père, les nuages sanglants : elle croyait lutter contre des flammes, des visages hideux tournaient autour d'elle, une porte s'ouvrait béante, une cassette d'or se balançait dans l'air, elle voulait la saisir, mais ses pieds étaient cloués au sol, arrêtés par des mains invisibles.

Cette angoisse se prolongea jusqu'au matin. Un bruit familier y mit fin : une servante lui annonçait que son père avait été, dès l'aube, appelé à la Maison consulaire. — Les portes sont forcées — ajouta-t-elle — on se bat du côté de la Madeleine, il y a déjà des morts...

L'enfant se dressa. Une rumeur qui rappelait celle de la mer pendant l'orage s'élevait sourdement ; parfois elle était dominée par des cris plus proches et des détonations la traversaient. Tout à coup, à la tour de Saint-Nazaire, la grosse cloche s'ébranla lourdement : elle tinta lente et funèbre, et le glas des morts plana sur la ville, couvrant le bruit de l'assaut.

Pleins d'effroi, les yeux de Gersinde cherchèrent ce clocher qui chaque matin avait son premier sourire, elle eut un cri d'agonie : au-dessus des toits de la Basilique, un jet de fumée grise se tordait comme un long serpent ; quelques lueurs rougeâtres éclairaient en dessous les corniches romanes, la cathédrale brûlait.

Cent pas en séparaient la demeure du consul, mais les foules épouvantées obstruaient déjà les rues ; des groupes à demi-vêtus, poursuivis par des êtres sans nom, couraient avec des clameurs d'épouvante et des blessés jonchaient le sol. Là-haut sonnait toujours le glas de l'agonie : Béziers semblait crouler dans le sang et dans le feu.

Gersinde haletante, suffoquée, atteignit enfin la cathédrale. Les Truands (le poème de la Croisade est formel et l'on sait que les chevaliers n'entrèrent dans la ville que lorsque le crime fut consommé) poursuivaient l'œuvre de destruction ; les uns brisaient les autels, mutilaient les Images,

d'autres, après avoir embrasé les charpentes, agitaient des torches et propageaient le fléau. Des femmes, des enfants, venus chercher dans le sanctuaire l'asile, qu'en ce jour d'horreur on n'y trouvait plus, s'entassaient dans l'angle des chapelles : muets d'effroi, ils semblaient frappés de folie !... Gersinde s'était réfugiée près de Notre-Dame-la-Belle : immobile, impuissante, elle assistait à la fin de ce qu'elle avait aimé. N'y a-t-il donc qu'à regarder le forfait s'accomplir !... et ses bras se tordaient de douleur !

À ce moment, des prêtres portant entassés dans leurs manteaux des calices et des ciboires, passaient, se pressant vers les portes. — Sauvez les Reliques !... criaient-ils à un groupe agenouillé.

Gersinde bondit ! — Mon rêve, murmura-t-elle ! Une pluie de feu commençait à tomber des voûtes, l'enfant sembla voler dans la nef embrasée. La porte du Trésor était béante, dans un coin, des clercs éperdus, entassaient dans une corbeille des ossements sacrés. Elle n'hésita pas ! Le coffre d'or brillait au milieu des bijoux, vieux patrimoine de la basilique ; vivement, Gersinde repoussa le lourd couvercle : sur un coussin de pourpre reposait un voile de lin, jauni par le baiser des siècles. Elle le prit dans ses mains frémissantes, et le glissa sous sa tunique, près de son cœur.

Maintenant il fallait regagner les portes, sauver la relique, la cacher en lieu sûr. L'incendie attisé de proche en proche, était dans toute sa fureur, les pillards maîtres de l'église en feu, composaient un danger plus grand encore !... Dans un effort suprême, les yeux clos, les poings serrés, toutes ses forces tendues vers la vie, Gersinde courut vers le porche.

Elle l'atteignait, quand une troupe hideuse bondit d'une rue voisine avec des hurlements d'enfer. Un de ces forcenés, leur chef peut-être, se heurta à l'enfant immobile sur le seuil. Pour éviter le contact odieux, elle étendit les bras, comme un bouclier ! Ivre de fureur devant le frêle obstacle, l'homme leva sa massue et l'étendit à ses pieds...

— Ô Notre-Dame ! dit l'enfant dont l'âme s'envolait !

Elle eut le geste de Tarcisius, ses mains se croisèrent sur la relique, elle ne bougea plus.

À la même heure, à l'autre extrémité de la ville, atteint par une flèche égarée, Bernard Raymond, repentant et sauvé, expirait en bénissant la miséricorde de Celui qui a dit : JE SUIS LA VÉRITÉ !

Sur le parvis de la cathédrale, la martyre restait étendue. La voûte, maintenant fendue en deux, croulait en poutres embrasées et en pierres brûlantes, nul n'osait approcher !

Mais tous virent le miracle !...

Au dessus de l'Orb, qui pressait vers la mer ses flots indifférents aux querelles des hommes, la plaine s'illumina. Dans l'air plus bleu que le lapis et la turquoise, Notre-Dame-la-Belle planait sur un nuage d'argent ; dans ses bras, Gersinde, lumineuse et tangible, reposait, enveloppée du voile qu'elle avait sauvé.

Une nuée d'encens embauma l'espace, un souffle qui avait la douceur des roses s'éleva lentement et, parmi des rais de soleil, l'Apparition monta vers le firmament peuplé d'anges, où Notre Seigneur Jésus l'attendait !...





Les Vendanges de la Galinière

O R, cette année là, il y eut à Béziers une grande disette !

Quelle était cette année ? la date est imprécise, mais c'est certainement au Moyen âge : l'époque des plus beaux miracles de la Légende dorée !

Les Sarrasins d'Espagne, toujours prêts à bondir sur nos plaines fécondes en avaient ravagé les vignes et les champs, et ce qu'avaient épargné les Vandales, avait été détruit par la pluie, la grêle et les inondations.

À la place des beaux raisins de jais et d'ambre suspendus aux ceps vigoureux, on ne voyait que de pauvres grappes à demi-desséchées, et pas avant deux mois, ne pouvait être récoltée cette maigre provende...

Et un jour, ce cri retentit dans la ville : il n'y a plus de vin !...

Or, qui dira tout ce qui peut tenir pour Béziers dans ces mots : il n'y a plus de vin ?...

Autant dire l'arrêt de la vie ! Plus de marchands *au drapeau* avec leurs petits pavillons tricolores emmanchés d'un roseau, plus de processions infinies des longues charrettes, chargées des lourdes barriques, plus de Messieurs affairés, sur les Allées, le vendredi...

Il n'y avait plus de vin !... Tristes et résignés, les Biterrois durent s'accommoder de l'eau de leurs fontaines... Ils pâlirent, ils maigrirent, ils n'avaient plus de vin...

Mais la disette avait une suite plus grave : lorsque les Maures eurent repris le chemin de l'Espagne, et retrouvé leurs mosquées de marbre et leurs patios parfumés d'orangers, les sacristains des églises de Béziers, — il y en avait vingt-cinq en tout disent nos vieilles chroniques —, s'aperçurent que les burettes étaient vides : il n'y avait plus de vin !

Ils firent leur rapport aux curés des paroisses et ceux-ci, aussitôt, se prosternèrent, chacun suppliant l'Ange protecteur de son église de lui porter un prompt secours.

Les beaux Anges de Béziers entendirent ces prières, mais comment les exaucer !... Émus de tant de détresse, la nuit venue, ils se réunirent dans le cloître de Saint-Nazaire, en conseil... Et ce fut le plus ravissant des spectacles !

Assis ou debout sous les arceaux légers, avec leurs longues robes tombant autour d'eux en plis souples, leurs manches étroites serrées aux poignets par un fil d'or, leurs ceintures brillantes et leurs auréoles cloutées de petits diamants, ils étaient tels, que l'Angelico les peignit au mur des cloîtres de Florence. Leurs beaux pieds nus se posaient sur les dalles, et leurs ailes, si blanches et si longues, dépassaient leurs épaules et de la pointe touchaient le sol.

— Cette épreuve ne peut durer, dit l'Ange de Saint Jacques, le sacristain n'a rien eu ce matin à mettre dans les burettes, l'office est interrompu !...

— La cathédrale n'est pas mieux partagée, reprit l'Ange de Saint Nazaire, des dons qui nous ont été faits l'an dernier, il reste à peine quelques gouttes !

— Nous avons encore ce matin une petite réserve, poursuivit l'Ange de la Madeleine, mais un enfant de chœur, en jouant, vient de briser l'amphore, il ne nous reste plus rien...

— Hélas, soupira l'Ange des Pénitents Bleus, il en est de même chez nous, il faut décider quelque chose.

Et la conférence prit fin sur la proposition de l'Ange de Saint Aphrodise, d'aller prendre le plus tôt possible les ordres de Là-Haut !...

Aussitôt ils déployèrent leurs grandes ailes. Dans la nuit claire, des fils de la Vierge flottaient, quelques-uns s'y suspendirent, les autres s'envolèrent en planant, et ayant traversé l'espace azuré, la Voie lactée et ses millions d'étoiles, le Zodiaque et ses signes mystérieux, ils arrivèrent aux Portes Éternelles, que gardent en tremblant les Séraphins agenouillés...

Ce fut l'Ange de Saint Nazaire, qui, s'adressant à Saint Pierre, répéta, avec la concision évangélique, le cri de détresse de la Ville aux belles vendanges : ils n'ont plus de vin...

Il y a ici, répondit le Divin Porte-Clefs, un Saint qui vous viendra en aide. Saint Isidore fut un cultivateur dont vos pareils, respectant la prière, labouraient et soignaient les champs. En temps de disette, il répandait autour de lui une miraculeuse abondance, et un jour d'hiver, ayant vu des multitudes d'oiseaux mourant de faim sous la neige, il les nourrit avec le blé qui coulait intarrissable, de ses mains levées vers le ciel... Il doit être ici ! Et Saint Pierre désignait une avenue lumineuse et bordée de lys, qui semblait infinie...



Les ordres célestes durent être précis !...

La nuit venue, les Anges de Béziers déployèrent leurs ailes et redescendirent vers ce monde de misère — où il y en aura jusqu'à la fin du monde, qui hélas, n'auront pas de vin ! — Ils volèrent sans s'arrêter sur la ville, puis ils remontèrent légèrement la vallée de l'Orb, et s'arrêtèrent au pied d'une de ces collines, qui prolongent le promontoire sur lequel s'élève Béziers.

Là, sous les platanes, au milieu des vignes, était blottie une ferme de si bonne mine, qu'elle faisait plaisir à voir !... Son nom, évocateur de la gent emplumée et du cri national de chanteclair, était : *la Galinière*, et si vous eussiez demandé ce qui avait fixé sur elle le choix de Celui qui remplit un soir les urnes des fiancés de Cana, l'on vous eût répondu qu'elle était arrosée par les sueurs d'un Saint et sanctifiée par le prix de ses œuvres...

Ce Bienheureux, tous les Biterrois le connaissent, son histoire est leur histoire, il n'en est pas de plus belle dans la Légende dorée...

Andieu était le fils d'un laboureur, tout enfant il embrassa le métier de son père. Il vivait, cultivant la terre féconde, célébrant par des chants sa joie sainte, mêlant sa voix, dit-on, à celle des oiseaux, et leur disant comme le Saint d'Assise : Venez, mes sœurs les avettes et louons le Seigneur... Son salaire passait dans la besace des pauvres ou dans le sac des pèlerins si nombreux alors sur nos chemins, car, on le sait, Béziers jalonnait la route de Saint-Jacques...

Il n'était que le serviteur, mais volontiers on l'eût pris pour le maître. Il l'était par la dignité de ses manières, la gravité de son visage, sa taille cambrée par l'habitude du labeur en plein air, et cette noblesse du geste, lorsqu'il conduisait le pas majestueux de ses bœufs et que l'aiguillon dans sa main prenait l'autorité d'un sceptre. Sa voix avait l'hésitation de ceux dont le respect est la règle, et l'on sentait dans ce Simple, quelque chose d'infiniment grand...

C'est vers ce Juste que Dieu députait ses Anges...

Il avait commencé ses prières nocturnes lorsque ceux-ci approchèrent : quant au maître de la Galinière, il dormait depuis longtemps.

Ils frappèrent à la porte rustique : Ouvrez au nom de Jésus-Christ, dirent des voix plus harmonieuses que les violes et les luths...

Andieu recula devant les beaux Anges, il fut seulement surpris de leur nombre, car il en voyait souvent...

— Les calices sont vides à Béziers, dit l'Ange de Saint Nazaire, le Seigneur nous envoie vendanger à ta vigne, donne nous ce qui est nécessaire, il faut que tout soit fini avant le lever du soleil...

Andieu bénissant le Créateur d'avoir été choisi pour aide aux Messagers célestes, se hâta d'apporter des paniers, des corbeilles, des serpes, et tout ce qui est nécessaire pour la cueillette des raisins.

Or, pendant ces apprêts, un souffle divin passait sur les vignes de la Galinière... les grappes, vertes naguère, étaient maintenant de la couleur du jais, et rappelaient par leur grosseur celles de la Terre Promise. Elles pendaient nacrées et lourdes au bout des ceps rajeunis...

Et ce fut alors un tableau ravissant :

Sous le velours de la nuit de Juillet, éclairés par un mince croissant de lune, les beaux Anges s'empressaient. Les uns cueillaient les pampres mûrs et les plaçaient dans les corbeilles, d'autres exprimaient, dans leurs mains blanches, le suc des grappes alourdies, ceux-ci le versaient dans des urnes, et comme au fond de la vigne, s'élevait une longue treille, ils récoltèrent en volant les raisins d'or suspendus...

**

À l'aube, la vendange était terminée à la Galinière, et après avoir béni Andieu, les Anges s'envolèrent vers la ville, en emportant le céleste butin...

Et au matin, sur tous les autels, les calices se remplirent, et les prêtres du Seigneur élevèrent à nouveau dans leurs mains le Signe de l'Alliance, le Sang divin, le Prix du Salut !...

**

Andieu avait suivi du regard, dans l'aube rosée, l'envol angélique ; il s'assit au bord d'un fossé, contempla à l'horizon l'arc de vermeil qui annonçait la journée nouvelle, et il bénit le Créateur.

Un véritable rugissement l'arracha à sa contemplation...

Nous n'avons pas encore parlé du Maître de la Galinière... Son serviteur était un saint, peut-être avait-il beaucoup à faire avant de lui ressembler... Dans tous les cas, il se rendait coupable à ce moment du péché de colère... Il avait vu ses vignes dépouillées, le sol piétiné, les feuilles tombées, tout ce petit désordre qui suit la vendange :

— Voleur ! répétait-il d'une voix étranglée, voleur qui as aidé à piller la récolte... Ramasse tes hardes et va-t-en, ou plutôt, ajouta-t-il écumant de rage, reste, je te conduis à la Prévôté...

— Doucement, Maître, dit Andieu avec un sourire. Et comme l'homme furieux, redoublait ses injures et ses menaces :

— Suivez-moi, Maître, dit-il.

Il le conduisit dans un petit cellier qui donnait asile à une chèvre et à quelques poules, et lui désigna un objet, posé dans un coin, sur une cage renversée.

C'était un « barralet », objet charmant, jadis le compagnon de tous les ouvriers de la terre, et que l'on ne verra plus bientôt que dans les vitrines de

quelque musée régional !... Que l'on se représente un tonnelet pas plus grand que celui de feu les cantinières ; quatre bandes de fer l'encerclent, une poignée du même, sert à le transporter, son flanc est percé d'une bonde, et pour y boire on y adapte un petit bec de roseau.

Le Maître regardait, il regardait sans comprendre, croyant à une mystification.

— Misérable, recommençait-il...

Andieu souleva le barralet.

Buvez, Maître, dit-il, et il approcha le tonnelet de ses lèvres.

Dans la gorge de l'homme le vin faisait glou glou !

— Tu ne me feras pas croire que c'est du vin fait cette nuit, fit-il toujours furieux... Il se reprit à boire...

— Il est meilleur que celui de l'an dernier, dit-il un peu radouci, et pour la troisième fois il éleva le barralet...

— Maître suppliait maintenant Andieu, Maître, souvenez-vous de Noé...

De force, il le lui arracha de la bouche... une cascade vermeille jaillit, inondant le sol !

— Malheureux, cria l'homme, tu veux perdre mon bien !... Vite des cruches et des seaux...

Les cruches étaient pleines en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire !...

— *Qu'ès aco* ! fit le Maître ébahi... Le flot coulait toujours.

— Une jarre, clama-t-il ! Mais cette fois il riait ! Il riait même trop...

— Tu es un bon garçon, répétait-il en donnant des tapes dans le dos de son serviteur, ses yeux étaient quelque peu troubles... il avait oublié Noé...

Ce malaise se dissipa, mais le barralet continuait à être la fontaine miraculeuse, ouverte par Celui qui fit jaillir l'eau au désert, et qui multiplia l'huile dans les vases de la veuve de Sarepta...

Le Maître de la Galinière ne conduisit pas à la Prévôté son serviteur. Andieu, à partir de ce jour, vit quelques sols s'ajouter à son pauvre salaire, il eut chaque matin un morceau de pain blanc. Les uns et les autres avaient

des ailes, ils volaient dans le sac des pauvres, et dans les mains des Pèlerins qui s'en allaient :

« Grands de mélancolie, pieux et lents vers Compostelle ! »

*
**

La suite, vous la connaissez...

Un jour sur la Galinière s'étendit un voile de deuil... La voix d'Andieu ne se mêla pas à celle des oiseaux et les bœufs attristés restèrent sans guide à l'extrémité du sillon...

Pendant la nuit, l'âme du laboureur s'était envolée aussi paisiblement que les étoiles s'éteignent à l'aurore. Il s'était soulevé une dernière fois pour regarder le ciel, sa tête retomba sur l'oreiller rustique, et ses yeux se fermèrent dans l'immortelle félicité. Peut-être, dans son ultime vision, avait-il revu les Anges vendangeant les vignes de la Galinière pour y recueillir le jus mystique, qui deviendrait le Sang du Christ !

*
**

L'on sait que le soir de ce jour, sur les foules extasiées, les cloches de Saint-Aphrodise se mirent toutes seules en branle et leurs voix plus douces que les Harpes chantaient :

— *Andieu est mort... à la Galinière !*

Et les Biterrois, prêtres et laïcs de s'y rendre, conduits par une éblouissante clarté.

Le Saint était couché sur un lit de feuilles mortes, sa bouche souriait, un rayon de soleil tombait sur son visage...

Le corps du Bienheureux fut placé sur un char rustique, l'on y attela ses bœufs et on les laissa aller... alors un Ange vint se placer devant les animaux dont les cornes devinrent soudain lumineuses, le char et son guide céleste prirent le chemin de Saint-Aphrodise, ils entrèrent dans la basilique et s'arrêtèrent devant le Maître-autel...

C'est pourquoi l'on y voit une chapelle avec un Saint en prières, deux bœufs roux et un Ange blanc !

.

Y a-t-il toujours un barralet merveilleux à la Galinière, je l'ignore, mais ce qui est certain, c'est que depuis ce temps, à Béziers, l'on n'a jamais entendu dire : Il n'y a plus de vin...





Le Pain de Caritachs

P ARMI nos traditions locales, que la grande révolution emporta comme le vent balaie les feuilles mortes, pas une n'a autant de droits à nos regrets que la fête de *Caritachs* : solennité si belle dans sa réalisation, si émouvante dans son but, puisqu'elle était la fête du Pain des Pauvres !

Elle a laissé à ceux qui la virent même tronquée, même amoindrie, pendant le dix-neuvième siècle, d'ineffaçables souvenirs, et nous nous rappelons, non sans émotion, d'avoir assisté, il y a plus de cinquante ans, dans la *ville d'États* notre voisine, à ce féérique cortège des Corporations de métiers, aux batailles de dragées, à la danse des Treilles, qui imprimaient dans nos yeux d'enfants, la vision d'un spectacle inoubliable et enchanté...

À Béziers, — vieille de quatorze siècles, — elle revenait chaque année au jour de l'Ascension, et la population la célébrait avec un enthousiasme qui touchait au délire !

L'on peut juger de son importance par quelques chiffres transmis par nos chroniqueurs : plusieurs fois le nombre des pains distribués ce jour-là dépassa celui de trois mille, et le poids des dragées jetées, — rien que par les consuls, — atteignit plus de « cinq quintaux ! »

Chaque boulanger de la ville était requis à son tour pour « cuire » le pain des pauvres, et ce rôle recherché était des plus honorables, sinon des plus rémunérateurs.

*
**

Parmi ces boulangers, le plus connu peut-être, se nommait Maître Cérès.

Sa boutique s'érigait dans la petite rue, — si fréquentée aujourd'hui, — qui, des remparts, allait en se contournant quelque peu, vers la place de l'Hôtel-de-Ville, et qui répondait au nom délicieux de rue de la Portette !

À cette époque de vie familière, l'on pouvait en passant y apercevoir les planches chargées des pains en pâte grise et molle, le garçon boulanger, torse nu, prêt à les enfourner avec sa pelle de bois, et la porte du four avec ses flammes et ses braises, semblable à la bouche fumante de quelque nouveau Moloch !

Cérès n'avait pas seulement une boutique achalandée, il avait aussi une fille ! La plus sage, la plus vaillante au travail... Mariette... la plus jolie des Biterroises !

Il fallait la voir, lorsque par les matins clairs, elle partait, portant le pain chez quelque client de marque, avec sa jupe de drap fin, son tablier de taffetas, son fichu de soie à ramages, ses bas blancs, ses souliers de prunelle, et cette coiffe, — parure, hélas, délaissée, relique dédaignée de la patrie méridionale, — qui mettait au frais visages des filles de Béziers une auréole de dentelle !... Vous en eussiez été charmés...

Un autre l'était mieux encore...

Jean, dit Jeanou, fils de l'Apothicaire, tenait boutique en face de maître Cérès. D'un œil attendri il suivait la jolie boulangère : s'il en recevait un sourire, c'était fête pour tout le jour, si elle reportait sur ses pains un regard distrait, il baissait tristement la tête ; les yeux de l'être simple et bon s'embuaient, ses bras tombaient ballants, ses pieds restaient cloués au sol... il en devenait blême, le pauvre Jean... et malheur au cacochyme qui eût commandé, à cette heure, un emplâtre ou un julep !...

Cérès possédait encore autre chose : il aimait les cartes, et la bouteille ne lui faisait pas peur ! De là, — loin de prospérer, — son négoce était parfois à l'état lamentable.

C'est ce qui arrivait, cette première année du grand siècle, trois jours avant l'Ascension...

— Cérès, avait dit le propriétaire de la boutique, j'attends encore tes deux termes en retard !

— Dans huit jours, Monsieur, dans huit jours, avait crié le boulanger qui ce jour-là n'avait pas un sou vaillant dans l'armoire ! Encore une bonne commande et je vous paie jusqu'au dernier écu...

— Écoute bien, dit l'homme, — il était brave au fond, — je te donne huit jours, pas davantage, ou tu prendras la route de la prison pour dettes, escorté par la maréchaussée...

À ce moment, la porte de la boulangerie s'ouvrit toute grande, un Valet de Ville entra précédé d'un hallebardier, il tendit à Cérès une large enveloppe... C'était l'ordre des Consuls de cuire dans le délai de trois jours, le pain des pauvres, pour la fête de *Caritachs*...

*
**

Cérès commença par dissimuler l'enveloppe aux yeux de son entourage, puis il réfléchit longuement...

Était-ce la fortune en marche ? Non, car l'on gagnait peu sur le pain des pauvres, le fournir étant avant tout un honneur... Mais il y avait les termes à payer et la prison en perspective ?... Plus profondément il médita... En faire payer trois mille et n'en fournir qu'un tiers ?... Remplir de paille les corbeilles, les recouvrir seulement d'une couche de pains ?... Ils passaient, — avant la distribution, — dans tant de mains différentes... qui saurait ?... et la chance aide parfois !...

*
**

L'aurore de la veille de l'Ascension se leva sans nuage...

Dans l'après midi, — préludant aux fêtes du lendemain, un cortège parcourut les rues de la ville. Il était composé des consuls à pied, et en grands costumes, suivis par le Chameau : c'est ce que nos pères nommaient dans leur beau langage : *Monter la Charité du Roi* !

Le lendemain, Béziers se réveilla au bruit du canon et au son des cloches. De toutes les avenues, les habitants de la campagne arrivaient en longues

files, la ville présentait une animation singulière, quelque chose peut-être, comme de nos jours une *première* aux Arènes, où une course de taureaux.

À midi, sur la place de la Citadelle, les éléments de la fête étaient rassemblés.

Le canon retentit le tambour battit, les trompettes sonnèrent, et entre les rangs pressés des curieux de tout âge, se déroula majestueusement le cortège de *Caritachs*.

Précédés de leur drapeau, les bergers ouvraient la marche, scandant avec leur houlette les figures de leur danse, qu'accompagnaient les fifres et les hautbois. Deux d'entr'eux, chamarrés de rubans, conduisaient une bergère vêtue de blanc et couronnée de fleurs, un autre guidait à grand peine, un troupeau de moutons frisés.

Suivaient les Corporations, — le clou de la fête ! — au nombre de trente-deux. Elles étaient précédées de leurs drapeaux, ces beaux drapeaux de soie dont il reste encore des vestiges, et de leurs prévôts portant des corbeilles de pain. Chacune avait son char, et comment dire l'ingéniosité qui présidait à ces créations éphémères ? Les jardiniers, avec un parterre en miniature, ses jets d'eau et sa noria ; les cordonniers, protégés par un Saint Éloi de dix ans, mître en tête et crosse en main, les maréchaux ferrant un petit âne, les pâtissiers sortant du four les gâteaux qu'ils lançaient à la foule ! Autant de merveilles qui ne sont plus que des souvenirs...

Au milieu du défilé des corporations s'avancait « la Galère », nef dorée et décorée, voiles au vent, toute pavoisée de pavillons et d'oriflammes, et montée par des hommes vêtus de costumes orientaux. Elle portait le revenu d'un fief, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, et qui chaque année, à pareil jour, était distribué aux pauvres.

Derrière elle, venait le char du pain de l'aumône, conduit par cent mules harnachées à l'espagnole et chargé de corbeilles débordantes de miches dorées.

Et voici les Treilles !... L'avons-nous dit : Marinette était *bassinière* ! À elle revenait l'honneur, ainsi qu'au *cap de Jouven* de conduire les théories gracieuses : avec sa robe blanche et légère, son chapeau de paille garni de rubans bleus, l'on n'en vit jamais de plus jolie... c'était l'avis de Jean qui la regardait passer avec ses bons yeux humides... derrière eux, et à leur signal,

les files de danseurs entrecroisaient leurs cerceaux, se mêlaient en des dessins charmants, tandis que le hautbois, soutenu par une flûte aigrette, jouait l'air traditionnel.

Puis passait la maréchaussée, précédant la Maison consulaire, et entourant les Capitaines de Ville, la bannière de la commune et le Précon. Enfin les consuls à cheval, revêtus de leurs robes écarlates ; et, fermant la marche, le favori de la population, le palladium de la cité : le chameau de Saint-Aphrodise !

À l'apparition des consuls, disent nos vieilles chroniques, la bataille de dragées s'engageait avec frénésie, les élégants lançaient aux dames des oranges confites fourrées de bonbons, le menu peuple se contentait de dragées de pacotille.

Arrivé sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le défilé s'arrêta. Sur un théâtre élevé en plein air, la jeunesse représenta « *quelques gentillessees historiées et fort récréatives* », satires auxquelles la langue d'oc prêtait sa verve et sa saveur ; peut-être cette pastorale de *Célidor et Florimonde*, que l'on y vit en 1629, écrite heureusement dans notre idiome roman lequel — comme le latin — a des licences insoupçonnées !...

Le spectacle terminé, le cortège se reforma pour remonter la rue Française ou rue droite, et se rendre dans la chapelle des Pénitents Bleus où les prévôts allaient déposer devant le maître-autel, les pains de l'offrande.

Jusque-là le programme s'était développé selon les formes traditionnelles, et se serait déroulé dans un ordre parfait sans l'événement inattendu qui allait se produire :

Au moment où le cortège s'engageait dans la rue française et que les drapeaux s'abaissaient, selon la coutume, devant la statue de Pépézac, une rafale de vent brûlant s'engouffra dans la rue étroite, en même temps un nuage noir, bordé d'un ourlet blanc et de mauvais augure, accourait du nord, faisant la nuit. Un éclair zébra l'espace, et un coup de tonnerre éclata net et sec, foudroyant quelque arbre voisin, aussitôt une pluie diluvienne dégonfla le nuage. Avec de grands cris, riant et s'ébrouant, la foule se ruait sous les auvents et les porches, mais déjà l'orage de printemps s'éloignait de la ville ; quelques instants plus tard, il passait sur les plaines de Villeneuve et allait se perdre en mer.

Le soleil reparut alors, mais pour éclairer un désastre : les mules du char de l'aumône, épouvantées par l'éclair, s'étaient jetées contre une borne, le lourd véhicule avait suivi, et les corbeilles, maintenant renversées, s'amoncelaient sur le sol. Et l'on put voir — et Cérès le vit aussi, car de ce coin de rue il surveillait l'effet de sa fraude — l'imposture avérée : la mince couche de pains recouvrant le lit de paille...

— À mort, à mort le voleur, criait la foule, avec d'autant plus d'entrain qu'elle avait à prendre sa revanche de sa frayeur de l'ouragan, à mort Cérès, à mort le voleur des pauvres...

Vingt bras se levèrent contre le boulanger, les poings s'abattirent sur ses épaules, une pierre — partie on ne sut d'où — lui ouvrit le front, et sous les yeux de Mariette changée en statue, appréhendé par la maréchaussée, il était jeté dans les cachots de l'Hôtel de Ville.

Que devenait notre Mariette, si fine, si délicate, si fière de son honneur ? Devant son malheur, elle avait fermé les yeux, elle serrait les lèvres pour ne pas crier son agonie, et ses mains se crispaient sur son pauvre cerceau ! Comme les flots d'une mer de douleur, la honte montait autour d'elle.

À ce moment une main se posa sur son bras :

— Viens chez moi, dit Jean, et béni soit le jour où tu passeras mon seuil !... Et cette voix avait une singulière grandeur...

Elle ne répondit pas, la petite Mariette, avait-elle même entendu ? Je veux mourir répétait-elle... Il n'y avait pas d'autre issue...

Là-bas, au bord de l'Orb, elle connaissait un rivage incliné d'où l'on pourrait descendre doucement vers le chemin de l'oubli :

— Je viens, dit-elle...

Le cortège continuait sa marche, Mariette agonisait, de temps à autre une menace, un lazzi, lui rappelait le déshonneur de son père, les Treilleurs la regardaient avec tristesse ! Elle était attachée comme une martyre par ces anneaux de fleurs...

Le défilé passait maintenant dans le bourg Saint-Aphrodise, devant le couvent des Minorettes ou de Sainte-Claire, le plus ancien de la ville, le plus aimé des Biterrois, doté par les rois, visité par les reines !...

À ce moment les cloches des paroisses sonnèrent à toute volée. C'était le cortège de l'évêque et du Chapitre de Saint-Nazaire, qui sortait de la cathédrale pour se rendre, selon l'usage, aux Pénitents Bleus, et y bénir, avant qu'il fût distribué, le monceau des pains des pauvres.

Au son des cloches, Mariette ouvrit les yeux ; plus que jamais elle voulait mourir, elle allait en faire à Dieu la prière...

Son regard se leva sur la porte du monastère ; au-dessus, comme de nos jours, une statue de Sainte Claire s'incrustait dans la façade du couvent. Mariette rêvait-elle ?... La Sainte s'animait, et d'une main maternelle elle faisait signe à l'enfant de venir...

— Je veux mourir, répéta une dernière fois Mariette.

— Viens, disait la Vierge d'Assise, ici est le repos !...

Et l'on vit cette chose unique et inouïe : une treilleuse abandonnant son poste, jetant son cerceau fleuri, traversant la rue comme un blanc nuage, et franchissant cette porte, d'où l'on dit *que l'on ne sort plus* !...

Le lourd battant se referma sur elle, il y eut quelques plaisanteries dans le cortège, et la fête reprit son cours...

**

Derrière la porte fermée que se passa-t-il entre le Seigneur et la petite treilleuse ? C'est LEUR SECRET...

.

Peut-être, en lisant la liste des noms illustres, — les premiers de la noblesse du Biterrois — que portèrent, au long des siècles écoulés, les Abbesses de Sainte Claire, trouverait-on un nom obscur : celui de la pauvre fille du boulanger du pain de *Caritachs* !...





Les bibelots de Monseigneur de Biscaras

Le vingt-six mai de l'an de grâce mille six-cent soixante-treize, Sa Grandeur Monseigneur Jean Armand de Rotondy de Biscaras, nommé deux ans plus tôt à l'évêché de Béziers par Sa Sainteté Innocent XI, prit solennellement possession de son siège épiscopal.

Cette « Entrée », comme on disait alors, n'était pas événement négligeable, on peut s'en convaincre dans les copieux procès-verbaux du notaire royal, Jean de Guibal ; et l'étiquette, élaborée dans les vieux temps, en était aussi compliquée que pointilleuse.

C'était après plusieurs jours de négociations la révérence des consuls à l'évêque loin des murs de la ville, l'arrivée à la Porte Tourventouse pendant que sur les remparts de Canterelle les coulevrines tonnaient, et cette singulière cérémonie du serment, où le prélat, à genoux, jurait sur l'Évangile de maintenir les consuls et les habitants dans leurs franchises, privilèges et libertés. Et à cette obligation, preuve indéniable de la hauteur de l'esprit communal, il n'eût pas fait bon se soustraire ; trois cents ans plus tôt, Hugues de la Jugie l'ayant tenté, les consuls avaient barricadé les Portes et ne les avaient ouvertes que lorsque le prélat était venu à merci !...

Puis se formait le cortège dans lequel l'évêque figurait sur une petite haquenée harnachée de taffetas blanc, pomponnée de soie et qui s'avancait sous les arcs de triomphe, les guirlandes, les bannières, au milieu de manifestations variées et imprévues : on y voyait le chameau, le jeu antique de la Galère, des allégories mythologiques, des trétaux sur lesquels les

écoliers représentaient des mystères, et des troupes de musiciens qui chantaient des motets. La procession se dirigeait vers Saint-Nazaire, où après un nouveau serment en faveur du Chapitre, elle pénétrait dans l'église où était chanté un Te Deum solennel.

Au travers des siècles, ce cérémonial avait été parfois modifié, et Richelieu avait depuis longtemps coupé les ailes aux libertés et privilèges. Mais ce vingt-trois mai, toutes les parties en avaient été exécutées avec un éclat incomparable ; il y avait eu, même, un incident inattendu qui avait porté à son comble l'enthousiasme de la population, un de ces gestes qui restent légendaires dans l'histoire d'un diocèse, qu'il s'agisse d'un festin offert à des consuls ou d'une église ouverte à des Vignerons révoltés : Monseigneur de Biscaras, après avoir prêté serment, avait invité, — fait sans précédent, — Messieurs les consuls à monter dans son carrosse, et le soir, — innovation heureuse, — il les avaient priés à souper.

**

Lorsque ses hôtes se furent retirés, Monseigneur resta seul dans son grand salon, et heureux d'un peu de liberté après cette journée aussi glorieuse que fatigante, lustres éteints, il s'y promena en réfléchissant. La soutane violette passait et repassait devant les hautes croisées éclairées par la lune, et les grands miroirs reflétaient comme ceux d'une ombre, le beau front, le nez bourbonien, la bouche spirituelle et les yeux un peu mélancoliques, mais si bons et si fins, que nous a transmis un portrait heureusement parvenu jusqu'à nous.

Et Monseigneur remerciait Dieu qui lui donnait ce siège épiscopal deux fois illustre : par ses antiques origines et par les qualités singulièrement éminentes de ceux qui l'y avaient précédé. Renommé aussi, pour cette belle demeure qui s'abritait à l'ombre de la cathédrale avec tant de calme et de grandeur ; et l'évêque regardait, dans la nuit claire, cet hôtel imposant et de si grand air, vrai palais des derniers temps de la Renaissance italienne, avec sa vaste cour d'honneur, les élégants pavillons de ses ailes, ses doubles perrons et ses fines galeries à balustres dissimulant les toits ; et reportant plus près ses regards, il pouvait voir dans ce salon et dans les pièces voisines les plafonds délicieux, les corniches, les dessus de porte où l'architecte avait jeté ces guirlandes, ces nœuds, ces attributs : décoration légère et aimable, qui fut en quelque sorte, à cette époque, la fleur délicate

de l'art français. Alors Monseigneur qui avait appris à aimer les belles choses dans l'hôtel de son père, le gouverneur de Charleville, regarda autour de lui, il vit ce qu'il n'avait pas aperçu encore et il eut un geste d'étonnement.

Or, par une rare bonne fortune, nous avons sous nos yeux l'Inventaire de ce que voyait à ce moment Monseigneur de Biscaras !...

Tressaillez, ô vous, dont les meilleures heures du jour se passent chez l'antiquaire, et qui connaissez cette joie si spéciale, de la fuite avec l'objet convoité !...

Et d'abord, il faut se rappeler les raisons pour lesquelles l'évêché de Béziers était plein de merveilles, et se remémorer ces évêques italiens dont il était la demeure depuis cent cinquante ans.

Ces Strozzi, mécènes incomparables, qui faisaient rechercher les manuscrits grecs à Athènes et à Byzance et dont Pollajuolo élevait le palais ; ces Médicis, marchands qui fondaient une dynastie, dont Michel Ange sculptait les tombes et dont Benvenuto ciselait les bijoux ; ces Bonsi « seigneurs de la première classe des nobles de Florence », nés à l'heure du complet épanouissement de la Renaissance : le Cardinal Jean qui pendant ses séjours diplomatiques à Rome, recherchait sans relâche des statues antiques et des tableaux pour Mazarin ; le Cardinal Pierre, *le roi du Languedoc*, comme dit Saint Simon, qui correspondait avec Baluze, et qui, pendant son ambassade à Venise, enrichit la France des trois plus beaux Véronèse dont le Louvre s'enorgueillit ! Ce dernier avait depuis trois ans, quitté pour Toulouse, cet évêché que nous appellerions volontiers « de famille », et c'est dans sa demeure que nous allons pénétrer.

Voici d'abord l'antichambre : la tenture est en cuir de Cordoue doré sur fond vert pâle, deux lustres laqués de rouge l'éclairent, une table sculptée, des dessus de portes où sont peintes les quatre saisons, une chaise à porteur armoriée, complètent l'ameublement. À droite, s'ouvre la salle à manger : elle est tendue de tapisseries de Bruges, garnie de deux fontaines, de dix-huit chaises en cuir doré, d'un devant de cheminée dont la peinture représente un panier de fleurs, et d'armoires chargées de cette admirable argenterie que nous retrouverons tout à l'heure.

Au delà, toujours à droite, une suite de chambres d'apparat : la chambre rouge avec ses tapisseries de Verdures des Flandres, ses six fauteuils et ses quatre chaises garnies de taffetas vert de mer, son tapis de Turquie, son écran recouvert de brocatelle et son grand miroir de Venise, orné de plaques d'or et d'argent. Voici la chambre violette : aux murs, un damas gris perle, relevé de dessins violets ; la même étoffe revêt les sièges. Le lit, ses bandeaux, ses courtines sont en drap d'argent, un tapis de Turquie est jeté sur le parquet ; au-dessus de la cheminée est suspendu un miroir garni de plaques de cuivre, sur la tenture le portrait du roi à cheval, en face celui de Richelieu.

En retour sur la cour d'honneur, s'ouvre un salon que nous nommerions volontiers le salon de famille : sur les tapisseries d'Angleterre, sont rangés les portraits de tous les évêques de la Maison de Bonzi, une peinture représentant Louis XIV en costume d'empereur romain y préside, les sièges sont recouverts « en point de France de soie ».

Revenons dans l'antichambre et ouvrons la porte à gauche : nous voici dans la salle merveilleuse, la *chambre aurore*, où les plus beaux meubles ont été réunis. Les murs sont tendus d'une série de huit pièces de tapisseries des Gobelins, représentant des scènes du Pastor Fido. Le lit, les douze fauteuils, les quatre chaises à la Dauphine sont garnis « de damas couleur d'or », le mobilier se complète de son lustre de jais blanc, de son grand tapis d'Orient, de ses miroirs de Venise, de son écran tissé en Flandres, de son bureau en bois de violette. Elle est suivie d'un salon où se déploient des tapisseries d'Arras représentant l'histoire des Sabines, et où des bustes antiques d'empereurs occupent les trumeaux. Le tapis est en moquette, les fauteuils en brocatelle rouge brochée d'argent.

Adossée à cette pièce s'ouvre la galerie des portraits. Outre ses miroirs à cadre de glaces, ses tables de marqueterie, ses dessus de portes représentant les quatre âges de la vie, on y voit le portrait de Louis XIV, celui du Grand Dauphin, ceux du duc et de la duchesse de Bourgogne. En face ceux de Philippe V, du duc de Berry, du duc du Maine, celui de Richelieu encore, — pour rappeler sans doute la mémoire de l'Édit de Béziers ! — et l'effigie de plusieurs évêques, entr'autres ceux d'Auch et de Toulouse. Si à côté vous poussez la porte de la chapelle vous y verrez son autel en bois doré, ses tableaux, sa garniture de vermeil, ses soieries, ses dentelles, ses broderies

merveilleuses, dont trois pages ne suffisent pas à l'énumération, et si, à gauche, vous ouvrez la bibliothèque située dans la tour carrée, vous pourrez admirer les délicieuses boiseries qui la meublent encore, et qui complètent la décoration de cette pièce unique par son calme recueillement et sa lumineuse beauté !

Et maintenant, remettez à sa place tout ce qui, dans ce minutieux inventaire, a été énoncé en séries. Remplacez sur les cheminées les pendules, suspendez les lustres aux plafonds, jetez les tapis sur la marqueterie des parquets, posez sur les consoles et les tables, les bustes, les flambeaux, les urnes, les écritoires, rangez dans les armoires de la bibliothèque les deux mille cinq cents volumes d'histoire et de théologie, rapportez sur les crédences de la salle à manger les cent quarante cinq pièces d'argenterie : aiguières, bassins, écuelles, vinaigriers, salières, chandeliers, bougeoirs, mouchettes, ciselées et armoriées, élégantes jusque dans les détails familiers... il y a même un chauffe lit d'argent !

Et pour terminer, si nous tournons la dernière page de l'Inventaire, nous y trouvons, entre la bibliothèque et la chapelle, la chambre grise, tendue de modeste cadis, avec ses rideaux en toile de coton, sa petite table en bois de noyer et ses quatre chaises : cette chambre fut celle de Monseigneur de Biscaras !...

L'évêque mit longtemps à considérer cet extraordinaire héritage ; il sourit ! Mais il sourit bien mieux à sa cathédrale qui lui offrait dans la nuit bleue la grandiose apparition de ses architectures superposées et magnifiques ; il pensa au bien à faire, aux âmes à sauver, aux pauvres à secourir, et il remercia Dieu !...



Trois ans étaient passés et les Biterrois avaient pu se convaincre que leur évêque était un saint... Pas un de ses jours qui ne fut marqué par un acte bienfaisant ! Il avait opéré des réformes, réuni des synodes, édicté des Ordonnances où l'on voyait des peines fulminées contre les duellistes, la réglementation des visites du médecin aux malades impénitents, et la défense à ses ecclésiastiques « de danser, d'assister à des bals et de jouer au brelan ».

Ses œuvres de charité étaient des plus importantes, surtout par la part apportée à la fondation de l'Hôpital Général, nouvellement instauré sur l'ordre du roi, pour loger et entretenir les pauvres. C'est celui que nous avons connu sous le nom d'Hôpital Saint-Joseph.

Or Monseigneur consacrait à son hôpital la totalité de ses ressources, l'on eût pu dire que sa charité était inépuisable si ce terme si usité n'était la plus redoutable des métaphores !... car un jour Monseigneur s'aperçut qu'il ne restait pas un écu dans sa caisse de l'hôpital.

Dans des cas semblables, la ville avait déjà fourni de généreux subsides ; l'évêque n'hésita pas à mander auprès de lui deux nouveaux consuls de la dernière élection de la Saint André : Messieurs Gabriel de Villeraze et Guillaume de Gineste.



Lorsque les deux consuls entrèrent dans sa bibliothèque, Monseigneur alla à eux avec cette politesse qui sentait son Versailles, — avec peut-être quelque chose de mieux, — et les pria de lui faire la grâce de s'asseoir.

— Messieurs, commença-t-il, — il fut surpris de sentir que sa voix s'enrouait un peu, — je suis confus d'avoir à appeler votre attention sur le sujet qui me préoccupe... qui me préoccupe particulièrement !

Un silence... la cause était jugée... Monsieur de Villeraze considérait les guirlandes de la corniche, Monsieur de Gineste les arabesques du tapis.

— Monseigneur, dit ce dernier, je crois connaître l'objet de vos soins ; si je ne me trompe, Votre Grandeur rencontre quelques difficultés pour le règlement des mémoires de l'Hôpital général... qu'elle nous permette de lui exprimer nos regrets de ne pouvoir la seconder en ce moment.

— Les dernières épidémies, reprit Monsieur de Villeraze, les guerres récentes contre ceux de la Religion Réformée, l'achèvement du canal des Deux Mers, absorbent toutes nos ressources... et Messieurs des États sont si exigeants...

— Ne pourrait-on pas, reprit le premier, tenter quelques économies sur les derniers comptes ; ceux-ci portent deux cents vingt-cinq setiers de blé, six muids de vin, quatre cent livres pour la viande, deux cent livres pour le bois... Et la grande salle projetée... les quarante lits nouveaux !

— Monsieur, fit le prélat avec une vivacité qu’il regretta aussitôt, les pauvres n’attendent pas !

La bataille était perdue...

— Laissons-donc cela, Messieurs, reprit-il avec sa grâce si française ; et il leur parla des derniers événements intéressant la cité, entr’autres de la nouvelle Ordonnance, par laquelle le roi déclarait que l’évêque de Béziers assisterait à tous les feux de joie officiels, qu’il y aurait un fauteuil près des consuls, mais au bout du banc, et, que le premier, il mettrait le feu au bûcher !

Le plus récent des historiens de Louis XIV a raison, le roi-soleil gouvernait en détail...

Puis leur ayant présenté son anneau à baiser, il les reconduisit jusqu’à la porte extérieure, toujours serein. Mais remonté dans sa bibliothèque, Monseigneur de Biscaras se rembrunit.

— Arrêter les travaux, supprimer des lits, épargner sur la viande ou le bois des pauvres ?... Jamais !

Monseigneur étendit la main et saisit son bréviaire.

À ce moment ses yeux rencontrèrent une superbe pendule d’écaille sur laquelle Apollon, d’un geste magnifique, conduisait les chevaux du soleil ; un balancier sur lequel l’effigie du roi brillait entourée de rayons, mesurait les heures avec un tic tac solennel et berceur.

— Voilà un sujet bien profane, dit tout haut Monseigneur devant lequel sembla s’ouvrir l’horizon, oui bien profane pour une demeure épiscopale, cette pendule est bien belle, et ne pourrait-on pas ?... L’horizon s’élargissait !

Monseigneur ouvrit son bréviaire, la reliure en était de maroquin rouge, dorée aux petits fers, timbrée des armes des Bonsi, ce livre splendide, semblait entretenir le dessein ébauché. Entre chaque Leçon des Matines, il regardait dans la glace se balancer le soleil d’or.

— Beaucoup trop profane, murmurait-il. Au dernier verset du Te Deum, Monseigneur ferma le livre de maroquin rouge et avec le geste des résolutions sans appel, il dit tout haut :

— Je verrais Monsieur Nicolas !...



Heureuses générations dont l'enfance fut bercée par les contes de Madame de Ségur et la jeunesse charmée par les romans de Walter Scott ! Vous n'avez certainement pas oublié l'Antiquaire, Monsieur Oldbuck ?... Or, il se trouvait que Monsieur Nicolas était le sosie de l'antiquaire !... C'était le même âge, soixante ans environs, le teint frais plein de santé, les traits un peu durs, l'œil malin et perçant, et un air de gravité animé par un peu d'ironie. Son habit de drap, « d'une couleur assortie à son âge, » n'était pas de la première fraîcheur... peut-être avait-il ses motifs ?... Quelques-uns prétendaient qu'il avait dans plusieurs coin du royaume des châteaux remplis de merveilles, il habitait à Béziers un hôtel de la Renaissance, dont la fenêtre célèbre, ornée de guirlandes de vignes, ciselée comme un joyau, a fasciné plus d'un archéologue ; et cette belle demeure regorgeait d'objets d'art.

Lorsque Monsieur Nicolas entra chez Monseigneur, il y fut reçu avec la même bonne grâce qui avait le matin accueilli les consuls, mais il y avait un peu d'embarras dans les yeux de l'évêque... S'en fut-il aperçu, l'antiquaire n'en avait cure... Jamais dans sa carrière, aussi longue que bien remplie, il ne s'était trouvé à pareille fête ! Il avait le frisson du chasseur devant la proie, de l'amateur devant l'objet parfait : sa respiration était plus rapide, à ses tempes perlait la sueur, sous ses gants de laine, ses doigts s'allongeaient et se fermaient successivement...

Monseigneur vit cela, il retrouva le sourire.

— Monsieur Nicolas, dit-il avec un geste circulaire, je me déferais volontiers quelques objets profanes...

— Si Votre Grandeur veut bien les désigner elle-même ?

— Voici une pendule, repris l'évêque, fixant avec un peu de remords le quadriges cabré, et si vous voulez aussi ces tentures, peu appropriées à la gravité d'un palais épiscopal ?...

C'était la série des Sabines, où sur un fond tissé d'or, était représentée tout au long, leur aussi tragique que décorative histoire. Les cartons en étaient de Jules Romain, et comme les fameux panneaux du Vatican, elles avaient été tissées à Arras sous Léon X, elles valaient une fortune !

Monsieur Nicolas se mit à trembler...

— Un de mes clients les prendrait, peut-être... mais je vois ici quelques objets... Il était sur le seuil de la chambre aurore !

Monseigneur eut la vision des quarante lits de la salle nouvelle...

— Ces meubles ont vraiment une apparence trop mondaine, vous pouvez les prendre aussi...

Cette fois Monsieur Nicolas eut un vertige, son feutre faillit lui échapper...

— Je les prendrais volontiers, dit-il d'une voix qui s'étranglait, et si Votre Grandeur veut me dire son prix ?

Hélas ! ce prélat de haute mine, ne savait pas plus vendre qu'acheter !

— Je me fie à votre probité et à votre compétence, reprit-il en appuyant de la main...

— Si Votre Grandeur pense que vingt mille livres !

— J'y souscris, dit l'évêque, qui pas une minute, n'avait songé au prix à demander...

— J'aurais donc l'honneur de porter cette somme à un des secrétaires, conclut l'antiquaire, — et presque bas, — si Votre Grandeur y consent, je ferai retirer ces objets... dès ce soir... à la nuit...

Monseigneur eut un imperceptible pli au coin de la paupière !

Monsieur Nicolas n'était pas un sot, il sentit l'impair...

— Que Votre Grandeur veuille excuser cet empressement, — jamais échine plus souple ne s'était pliée en deux, — l'on m'a signalé quelques curiosités à acquérir en Provence, je dois partir à l'aube... et je...

— Monsieur Nicolas, repartit l'évêque, j'ai toujours entendu dire que les choses faites rondement étaient les mieux faites... Et saluant de la main : Dieu vous garde, Monsieur Nicolas...

Le feutre balaya le tapis !

Mais en traversant la cour d'honneur, sans l'air un peu railleur des Secrétaires, l'antiquaire aurait esquissé un petit pas.

.

Sous la porte, il dut se ranger, pour laisser passer quelques visiteurs...

**

Le soir, lorsque après son dîner, Monseigneur, retiré dans sa bibliothèque, entendit le bruit des roues de la voiture qui emportait les Sabines et le reste, il eut un soupir de soulagement ! Pour la dixième fois il se dit que ces objets étaient trop profanes pour un évêché, et il conclut, comme le matin : les pauvres n'attendent pas !

Tout à coup il bondit dans son fauteuil...

— J'y songe, cria-t-il, mais on le saura ?... l'on dira que c'est pour les pauvres... je vais passer pour un François d'Assise, un Saint Martin, un martyr !...

La peine du bon prélat faisait pitié... :

— Si encore les résultats n'étaient pas manifestes ! — et pour se rassurer il voulut aller voir...

Comme le soir de son entrée à Béziers, Monseigneur pénétra dans les salons éclairés par la lune. Hélas ! il ne pouvait conserver d'illusions !... Sur la haute cheminée, le départ de l'énorme pendule avait fait le désert, sur les murs, vides des Sabines, le plâtre mis à nu montrait des tâches aussi variées que celles d'une carte géographique, quand à la chambre aurore, dépouillée de ses merveilles, elle offrait l'image de la désolation !

Et l'évêque rentra dans sa bibliothèque, aussi inquiet que malheureux.

**

Le lendemain, après sa messe, Monseigneur de Biscaras voulut revoir à la lumière du jour, le tableau désolant entrevu dans la nuit claire.

Dans l'enfilade des salons, le soleil entrait à flots par les hautes fenêtres, criblant le tapis de poignées de rayons...

Monseigneur eut un éblouissement !... en vérité que se passait-il ? Il porta à son visage sa main fine, et comme un simple mortel il se frotta les yeux : Les meubles de la chambre aurore étaient à leur place, sur la cheminée le char du soleil continuait sa majestueuse chevauchée, et sur leur fond tissé d'or les Sabines recommençaient leurs gestes éternels !...

Monseigneur restait sans paroles ; puis, comme son âme était sœur de celle qui composa l'hymne de la joie sainte, le cantique du soleil, il sourit à ces belles choses miraculeusement revenues !...

À ce moment, Monsieur Nicolas traversait la cour d'honneur, il portait sous son bras deux gros sacs d'écus de six livres...

Était-ce l'œuvre des anges ? Était-ce celle d'une main plus tangible ? Quel messenger mystérieux avait rapporté dans la nuit le don royal fait aux pauvres ?

On ne le sut pas, on ne le sut jamais...

D'autant qu'à quelque temps de là, il y eut des voyageurs qui prétendirent avoir vu dans un château que Monsieur Nicolas possédait en Gascogne, une chambre aurore, une pendule d'écaille, et des tapisseries où des Sabines luttèrent avec désespoir contre de superbes ravisseurs...





L'échéance du Curé Martin

CEUX d'entre nous qui étaient déjà grands, lorsque éclata la guerre franco-allemande de 1870, se souviennent de l'aspect qu'offrait alors la place Saint-Aphrodise.

Les platanes qui l'ombragent aujourd'hui n'existaient pas, et l'on s'en apercevait le jour de la Foire, où, sous un soleil de feu, souvent par un vent du nord brûlant et d'affreux tourbillons de poussière, nous achetions des bagues de crin, à devises, des tasses de porcelaine, des sifflets, et cette vaisselle liliputienne, — petits plats et petits pots, — fabriquée par Maillac, et délicieusement dénommée : taraillette !

Au milieu de la place s'élevait un monument massif, surmonté d'un buste de bronze. Celui-ci avait été modelé par David d'Angers, — le fils adoptif de Béziers, — alors qu'il préparait la statue d'un autre héros, dont on ne connaît pas assez la vie admirable et douloureuse : Pierre-Paul Riquet.

Ce buste était celui d'un curé de Saint-Aphrodise : Jean-Jacques Martin.

Le gouvernement du 4 septembre, jugea sans doute séditieux ce monument élevé à un des bienfaiteurs de la ville ; le socle fut démoli, la grille arrachée et le bronze relégué, — puis réédifié par un homme généreux, — dans le corridor de la basilique.

Du haut du ciel, Monsieur Martin dut être fort indifférent à cette disgrâce. Dans sa vie, traversée par la plus effroyable tourmente que la France ait connue, il avait vu, — pour s'en étonner, — s'entasser trop de décombres ; et après les épreuves d'une existence vouée à la persécution, à la prison et à l'exil, il avait eu les joies ineffables de relever des ruines et de rendre à Dieu un peu de ce qu'on lui avait pris...

Parmi ces joies, il en est une dont nous voulons rappeler le souvenir, et l'on verra qu'elle eut suffi pour consoler Monsieur Martin de la relégation de son buste dans un corridor, fut-il cent fois moins long et plus étroit que celui de son ancienne paroisse...



Notre héros était né à Béziers en 1740, son père était boulanger. Il étudia au collège des Jésuites, — qui se dressait, comme on le sait, là où s'élève aujourd'hui le collège Henri-IV ; — puis passa à la Faculté de Toulouse, où il suivit les cours de Théologie et de Philosophie. L'évêque de Béziers, Monseigneur de Bausset de Roquefort frappé par son intelligence et sa vertu, lui accorda sa bienveillance ; il l'ordonna prêtre en 1764, le nomma vicaire à la Madeleine, et un an plus tard curé de Saint-Aphrodise.

Cette charge ne comportait à vrai dire, qu'une faible part de l'importance et de la notoriété qui rejaillit sur ceux qui en sont aujourd'hui honorés : l'Abbé, seigneur temporel dans son bourg, y exerçait la justice civile et criminelle ; riche de fiefs nombreux, entouré de treize chanoines, il ne laissait au curé qu'une infime autorité. Ce dernier n'avait dans l'église abbatiale, que la jouissance de la nef de droite, que termine de nos jours la chapelle du Sacré-Cœur.

Dans ce rôle modeste, Monsieur Martin ne laissa pas de faire le bien : son ministère charitable s'exerça jusqu'à la veille de la Révolution, pendant ces années « si douces » selon Talleyrand, mais où les idées nouvelles allaient leur train, soufflées par les admirateurs du grand Frédéric et de la grande Catherine !

Le 24 février 1789, Louis XVI avait décidé la réunion de ces États Généraux, qui, dans sa pensée, devaient sauver la France. Le 16 mars suivant, les trois Ordres de la Sénéchaussée de Béziers, se réunissaient, pour l'élection des députés, dans l'église des Pénitents bleus : avec l'évêque

de Saint-Pons et deux autres prêtres, Monsieur Martin était élu par cent quatre vingt-six voix, pour représenter le clergé. La préférence qui lui fut accordée sur Monseigneur de Nicolaï, est demeurée un problème historique.

Le voici à Versailles. Il se lie intimement avec l'abbé Maury ; l'on a même prétendu que le député de Béziers, rédigea souvent, dans l'ombre du cabinet, les discours si applaudis de l'auteur de l'« Essai sur l'éloquence de la chaire » !

Comme celui des autres représentants des Provinces, le rôle de Monsieur Martin n'est pas long à l'Assemblée, mais après la rentrée du roi à Paris, il semble appelé à rendre un des derniers services qu'ait reçu la Monarchie expirante. Sans que les détails nous en soient connus, nous savons que le curé de Saint-Aphrodise fut pris pour confident par quelques gentilhommes qui complotaient l'évasion du roi et des siens. C'est à Madame Elisabeth, qu'il se confie d'abord, celle-ci le met en présence de Marie-Antoinette et l'on en réfère au roi. Louis XVI, toujours faible et bon, refuse — pour ne pas exposer la vie de ses fidèles, — l'intervention qui eût peut-être sauvé la tête de cette victime expiatoire des fautes de sa race et de son peuple.

La Révolution n'allait pas être seulement une réaction contre un régime politique, elle s'érigait ennemie déclarée de la religion : le 12 juillet, l'Assemblée votait la Constitution civile du clergé, intrusion sacrilège de l'autorité civile dans le domaine ecclésiastique.

Monsieur Martin protesta avec une particulière énergie ; l'on dit qu'à l'issue d'une séance orageuse, sa vie fut en danger : entouré et menacé par la populace qui se pressait aux portes, il ne dut son salut, qu'au dévouement de quelques femmes du peuple.

L'on connaît la réponse de l'Église de France à la Constitution ! Mais les réfractaires allaient la signer de leur sang : Monsieur Martin fut du nombre de ces prêtres qui, entre le 11 et le 30 août, furent jetés dans la prison des Carmes.

La prison des Carmes ! Les massacres de septembre l'ont marquée du sceau indélébile !... Nous avons visité ce fatal séjour, alors que l'on y célébrait le centenaire de ses martyrs... Nous avons vu ces souterrains humides, ces cachots où restaient l'empreinte d'épées sanglantes, et à côté, — comme un sourire au milieu de tant d'horreur, — les noms de Joséphine

de Beauharnais et de Madame de Custine, gravés sur le mur, par les deux prisonnières, avec une pointe de fer. Nous avons parcouru les corridors, qu'ils suivirent pour aller au supplice, la salle où eut lieu un simulacre de Jugement, le perron tragique, ombragé d'un saule avec la funèbre inscription : *Hic ceciderunt*, c'est ici qu'ils tombèrent !... et l'ossuaire au fond du jardin...

Par quel miracle Monsieur Martin échappa-t-il à la tuerie du 2 septembre 1792 ? Nous l'ignorons. Ce qui est sûr, — et rapporté par des contemporains —, c'est qu'à certains moments une main tutélaire s'étendit sur la prison des Carmes : des feuilles y furent arrachées aux registres d'écrou, et, chose inouïe, l'on en sortait !... L'auteur de la vie du duc de Nivernais — incarcéré aux Carmes et sauvé par Thermidor, — cite ce fait : que le duc subit une partie de sa détention, surveillé par quatre gardiens, dans son hôtel de la rue de Tournon, alors qu'on le croyait entre les murs des Carmes.

Nous ignorons tout de la sortie de prison de Monsieur Martin. Il fut caché dans Paris par le dévouement d'une religieuse de Saint-Vincent-de-Paul, la sœur Carbonnel, mais sa tête était à prix ! Les recherches avaient amené la découverte de sa retraite, il ne fut sauvé que par la droiture du délégué de la commune de Béziers, le sieur Valat, qui refusa de le dénoncer.

Le proscrit tenta alors, — comme tant d'autres membres du malheureux clergé de France —, de gagner l'Italie. Long et pénible voyage au travers des routes encombrées par les troupes impériales en retraite ; il fallait leur disputer, et à quel prix ! les voitures et les charrois.

C'est à Rome que s'arrêta l'abbé Martin. Il y retrouva plusieurs prêtres du diocèse, entr'autres le curé de la Madeleine, l'abbé Jean Dominique de Julien Auny, tous y vivaient dans la détresse. On dit qu'il y revit l'abbé Maury et que ce dernier lui offrit l'épiscopat, qu'il acceptait si volontiers pour lui-même. Monsieur Martin refusa : ce qu'il désirait, c'était revoir la France et le clocher de Saint-Aphrodise.

Tout est mystérieux dans la vie de l'abbé Martin, aucun détail ne nous est parvenu sur son retour à Béziers, alors que le calme était loin d'être rétabli, et que le bouleversement était encore général.

Mais dès son arrivée tout mystère cesse : et nous savons comment il va se consacrer corps et âme à l'œuvre de relèvement.

Son église a été livrée d'abord à un prêtre assermenté Cazame, puis fermée, enfin vendue à un habitant de Montpellier et transformée en magasin à charbon. Monsieur Martin la rachète, il la pourvoit des objets nécessaires au culte, y fait rentrer les reliques du Saint Patron, sauvées par de courageux biterrois, donne à la fabrique des vases sacrés en argent et en vermeil, et elle est la première, qui, à Béziers, soit rendue au Seigneur !

Dans son œuvre de relèvement matériel et moral, il est aidé par une phalange de pieuses filles, âmes d'élite, vraie Providence de ce troupeau dispersé : une d'entr'elles, Mademoiselle Texier, fait don d'une maison qui servira de presbytère ; elle abrite encore aujourd'hui les curés de Saint-Aphrodise et le charmant portrait au pastel de la donatrice, toute souriante dans sa robe de taffetas rayé et sous son bonnet à rubans.



Monsieur Martin fit plus encore, et nous voici, enfin, au but de notre histoire, après avoir parcouru de trop longs chemins !

Il appela, pour l'instruction des filles pauvres de sa paroisse, les religieuses du Saint-Enfant Jésus, vouées à cette mission depuis la fin du dix-septième siècle, et pour celle des petits garçons, les Frères des Écoles chrétiennes, fondés vers 1678, par Jean-Baptiste de la Salle, l'illustre chanoine de Reims.

Pour ces deux établissements, il acquit un terrain qui eut pu contenir un village : l'argent n'avait jamais fait défaut. Monsieur Martin implorait, quêta, tendait la main, jusqu'ici il avait pu faire aisément la balance du doit et de l'avoir...

Mais un jour fatal arriva : un matin Monsieur Martin dut s'avouer qu'il ne restait plus rien dans sa bourse, et la libéralité de ses bienfaiteurs était épuisée. Les entrepreneurs avaient présenté leurs mémoires, et le curé était sommé de payer, le lendemain et sans sursis, la somme considérable de dix mille livres : soixante mille francs !...



Devant l'échéance si proche et la source tarie, le curé passa la journée dans une anxiété croissante. Le soir augmenta son angoisse. On était en décembre, la nuit était froide, un feu de pauvre se mourrait dans la cheminée ; dans son cabinet nu et glacé, il marchait de long en large, pour tromper, hélas, son tourment : « Seigneur, priait-il, Seigneur, qui avez dit : Demandez et vous recevrez, ayez pitié de moi ! »

Son sacristain, Alexandre, venait de temps en temps contempler tristement son maître : les larmes aux yeux, il avait constaté qu'il n'avait touché ni au morceau de pain, ni au plat de légumes à l'eau, qui composaient son souper de chaque jour !...

Dans son angoisse, Monsieur Martin ne pensait pas plus à manger qu'à gagner sa couche ; il lui semblait voir sur les murs, ces mots courir en trait de flamme : Demain...

Il s'assit devant le foyer éteint, et perdit le sens des choses. Peut-être, le sommeil secourable allait-il lui porter l'oubli !

— Monsieur le curé, on vous demande ! cria d'en bas Alexandre, avec sa voix de fausset.

— Un malade, un mourant sans doute ? Le temps de prendre mon manteau, je vous suis, répondit le prêtre. Dans sa veillée douloureuse, se mouvoir était presque un soulagement.

— Ce n'est pas un malade, c'est un voyageur qui vous demande, insista le sacristain.

Eh bien, fais le monter, il se réchauffera, il reste encore un peu de braise, dit Monsieur Martin qui commençait à ne plus savoir ce qui se passait.

Alexandre dégringola et remonta comme une flèche :

— Il dit qu'il ne peut descendre de son cheval et qu'il faut qu'il vous parle... il faut descendre, Monsieur le curé.

Et ceci se passa sur le seuil du presbytère :

Presque machinalement, Monsieur Martin arriva devant sa porte.

Sur un cheval qui piaffait avec impatience, un cavalier, serrant les rênes attendait dans la nuit. Il portait un manteau ample, à large collet, — costume des voyageurs de l'époque —, sur son front un feutre était rabattu.

Le froid était glacial, la nuit obscure, mais le prêtre devina qu'il était jeune et qu'il était très beau...

— Monsieur le curé, je suis chargé de vous remettre... le geste acheva la phrase !...

Le cavalier ouvrit les fontes de la selle, il en tira successivement quatre sacoches qui avaient l'air très lourdes, si lourdes, que le prêtre dut en passer deux à son sacristain.

— Venez vous chauffer, il y a encore un peu de braise, balbutiait le prêtre éperdu !

D'un signe, le cavalier indiqua qu'il ne pouvait s'attarder davantage ; d'une main élégante il rassembla les rênes, et partit d'un trot allongé... le curé le suivait du regard : au coin de la rue, le vent enfla son manteau... on eût dit qu'il avait des ailes !

Alors Monsieur Martin se dirigea vers le modeste escalier qui n'avait jamais vu passer telle fortune. Alexandre suivait en murmurant les versets du Te Deum...

**

Au milieu du pauvre cabinet de travail il y avait une table, le contenu des sacs y fut versé.

— Deux, quatre, six, disait le prêtre en élevant les petites colonnes.

— *Nous vous louons, Seigneur, et nous vous glorifions*, récitait Alexandre !

— Huit, neuf, dix, poursuivait le curé...

— *Et nous bénirons votre nom dans la suite des siècles*, continuait le sacristain...

Tous les petits tas d'écus se dressaient, maintenant sur la table Monsieur Martin les compta du regard les dix mille livres étaient là !...

— *J'ai espéré en Vous, je n'ai pas été confondu*, acheva, en joignant les mains, le curé de Saint-Aphrodise... puis il se prosterna, mais ce ne fut pas à voix haute qu'il termina son action de grâces, et nul ne sut quels accents avait trouvé l'apôtre, pour remercier son Dieu !...

.

Cette Histoire n'a pas été inventée.

Elle m'a été souvent racontée par ma Grand'Mère, qui la tenait de la bouche de Monsieur le curé Martin.



À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/licenses/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- LeDeuxiemeTexte
- Tsaag Valren
- Adèle Vé
- Acélan
- Lorlam
- FreeCorp
- Tylwyth Eldar

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur